

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

PRETRES BERNANOSIENS

by

SUSAN SHEPHERD

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES
IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR
THE DEGREE OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF FRENCH AND SPANISH

WINNIPEG, MANITOBA

APRIL, 1991



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Canadian Theses Service Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-315-76807-X

Canada

PRETRES BERNANOSIENS

BY

SUSAN SHEPHERD

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

© 1991

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this thesis, to the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY MICROFILMS to publish an abstract of this thesis.

The author reserves other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

Table des Matières

	<u>Page</u>
Table des Matières	1
Note Liminaire	4
Abréviations	5
Introduction	6
 Chapitres	
1 Donissan	
LE CAS DONISSAN	11
PRESENTATION	14
LA RENCONTRE AVEC LE MAQUIGNON	22
LA RENCONTRE AVEC MOUCHETTE	24
L'ENFANT MALADE	30
LA MARCHE VERS LA MORT	34
 11 Chevance	
RENCONTRES	38
PRESENTATION DE CHEVANCE	38
VISITE DE CHEVANCE	41
AGONIE DE CHEVANCE	46
LE PRETRE D' <u>UN MAUVAIS REVE</u>	54
 111 Le Curé d'Ambricourt	
LE CURE ET SON JOURNAL	56
L'HERITAGE DU CURE DE COMPAGNE	58
INTELLIGENCE ET REVE	59
LA VOCATION DE L'AMITIE	62
LE CURE ET SA PAROISSE	65

LA NUIT SPIRITUELLE DU CURE D'AMBRICOURT	67
LE CHATEAU	69
LA MORT DU CURE DE COMPAGNE	76

IV Faux prêtres et prêtres manqués

QUATRE "PRETRES"	81
LE CURE DE MEGERE	82
L'ABBE CENABRE	85
LE PECHEUR ET LA SAINTETE	92
DUFRETY	95
<u>La rencontre de Dufréty et du Curé</u>	
<u>d'Ambricourt</u>	98
LE CURE DE FENOUILLE	100
<u>Le Sermon</u>	103
<u>Le Maire</u>	105

V Prêtres dans le siècle

INTRODUCTION	107
MENOU-SEGRAIS	
<u>Présentation</u>	108
<u>Conseils de Menou-Segrais</u>	111
<u>Deuxième entrevue entre Menou-Segrais et</u>	
<u>Donissan</u>	112
LE CURE DE TORCY	
<u>Présentation</u>	114
<u>La jeunesse du Curé de Torcy</u>	115
<u>La vieillesse du Curé de Torcy</u>	117

	<u>Page</u>
<u>Le Curé de Torcy et Delbende</u>	118
<u>Le Curé de Torcy et le Curé d'Ambricourt.</u> ..	120
LE CURE DE LUZARNES	
<u>Présentation</u>	121
<u>Rencontre entre Donissan et le Curé de</u>	
<u>Luzarnes</u>	122
MONSEIGNEUR ESPELETTE	
<u>Présentation</u>	126
<u>Monseigneur Espelette et Pernichon</u>	128
<u>Lâcheté criminelle de Monseigneur</u>	
<u>Espelette</u>	129
LES ADMINISTRATEURS	131
Conclusion	
LE PRETRE CONTEMPORAIN	134
VOCATION	134
SOUFFRANCE	135
GRACE	136
RENCONTRE	137
VERTU DE L'AMOUR	138
Notes	140
Bibliographie	152

Note Liminaire

Toutes les pages auxquelles renvoient les citations données des récits se rapporteront à l'édition de la Pléiade.

Bernanos, George. Oeuvres Romanesques. Dialogue des Carmélites. Paris: Gallimard, 1961.

Toutes les modifications apportées au texte cité seront indiquées par des parenthèses encadrant des points de suspension ou le terme de remplacement.

Abréviations

SSS	Sous le Soleil de Satan
IMP	L'Imposture
J	La Joie
CRI	Un Crime
MR	Un Mauvais Rêve
JC	Journal d'un curé de campagne
MO	Monsieur Ouine

INTRODUCTION

" Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne rassemble pas avec moi disperse." ¹ Cette déclaration du Christ pourrait servir d'introduction à une étude des prêtres bernanosiens. Le prêtre qui est avec le Christ l'est de toute son âme et de toutes ses forces et celui qui ne l'est pas représente, autant que pour les autres, un danger pour lui-même.

Comment donc juger qu'un prêtre est bon ou qu'un prêtre est nuisible autrement que par une étude précise de ses actions et de son caractère?

Le bon prêtre vit et agit pour autrui. En ce sens il est un héros du monde moderne. " Etre héroïque ou n'être plus." ² tel est l'impératif reconnu par Bernanos. Un héros se distingue par ses oeuvres et le bon prêtre chez Bernanos sait jeter le trouble dans l'âme de ses paroissiens. Pierre Maubrey le note:

Dans le monde actuel, l'âme du prêtre semble être le seul lien où l'existence spirituelle soit encore possible. ³

Hans Aaraas ajoute que le perturbateur de la paix du monde n'est pas Satan mais Dieu. ⁴ Dieu se manifeste à travers

l'âme du vrai prêtre pour surprendre ceux qui somnolent dans l'acceptation de leurs péchés.

La présence du mal est une donnée immédiate du monde bernanosien. Le prêtre survient avec cet amour qui le bouleverse lui-même, tout autant que celui auquel il est réservé.

Au lieu de simplement parler de " bons " prêtres, on devra reconnaître en eux une vocation de sainteté. Ils ne sont pas des saints: ils ont des défauts assez communs, mais la force de leur caractère tient à leur puissance d'amour.

Le mauvais prêtre, par contraste, n'est pas guidé par l'amour. Il va donc à l'encontre de sa vocation essentielle. Ce n'est pas dire qu'il soit foncièrement méchant, mais plutôt qu'il ne comprend pas cette vocation. Ce prêtre peut être nommé " médiocre " en ce qu'il néglige l'âme.

Le saint prêtre et le prêtre médiocre ont en commun d'être tentés par les forces du bien comme du mal. Bernanos ne saurait écarter l'effet de ces forces contraires de ses romans. Il écrit:

Le romancier a tout à perdre en écartant de son oeuvre le diable et Dieu: ce sont des personnages indispensables. 5

Tout prêtre qui n'est pas entièrement inspiré par la charité s'engagera dans des voies douteuses.

Les sollicitations auxquelles sont exposés tout prêtre, tout être humain, sont au principe d'un combat. Bernanos évoque le combat de l'âme à travers des rencontres cruciales entre deux personnes: le plus souvent entre un prêtre et un paroissien ou entre deux prêtres. Il convient d'observer que le bien et le mal ne sont pas purs: ils sont plutôt comme humanisés dans les personnages présentés.

Ces rencontres représentent pour ces personnages une épreuve dans laquelle s'observent les mouvements contraires de leur âme. Le principe agissant n'est pas toujours facile à discerner:

Notre intelligence est épaisse et commune, notre crédulité sans fin, et le suborneur subtil, avec sa langue dorée... Sur ses lèvres, les mots familiers prennent le sens qu'il lui plaît, et les plus beaux nous égarent mieux. Si nous nous taisons, il parle pour nous et, lorsque nous essayons de nous justifier, notre discours nous condamne. (SSS,307)

On rencontrera des prêtres qui ont le don de la parole, des prêtres qui se taisent et d'autres qui se justifient; mais tous sont des hommes, doués de l'égale capacité de faire le bien ou le mal, ce dernier de par la subtilité de Satan. On ne peut pas dire que, dans le monde bernanosien, l'appel du mal soit sous-estimé; cependant le Diable ne peut rien sans

le concours de l'homme.

L'homme et son âme fascinent Bernanos, et ses personnages sont présentés dans toute leur complexité spirituelle. L'auteur entre dans le fond de l'âme de ses personnages, surtout de ses prêtres pour nous révéler la substance même de leur pensée. Le prêtre à vocation de sainteté pénètre l'âme d'autrui avec une perspicacité semblable. Malgré cette perspicacité, le prêtre réagit de façon très humaine devant les faiblesses d'une autre âme.

Le terrain du combat est justement l'âme, domaine mystérieux parce qu'elle partage le mystère de Dieu. Bernanos y voit un véritable lieu:

L'inconnu c'est encore et toujours
notre âme. La voilà, la terre des
surprises et des aventures. 6

L'âme est ce terrain où s'affrontent le bien et le mal, mais celle du prêtre, révélée dans la rencontre, est l'objet propre de notre étude.

Le prêtre bernanosien est caractérisé par sa voix, ses mains tout autant que par ses soucis et ses préoccupations intimes. Les faiblesses d'un prêtre peuvent être signes d'une sainteté d'âme, tout comme la force d'un autre prêtre peut s'exprimer dans un caractère malfaisant.

On a déjà dit qu'il y a deux types marqués de prêtres bernanosiens: les saints et les médiocres. Il faudrait ajouter que chaque prêtre se montre tout particulier.

Paradoxalement, si chacun de ces prêtres se montre unique, ce n'est pas sans qu'ils connaissent tous des tentations communes. J. -P Van Santen le reconnaît:

N'est-il pas possible que d'autres, disons les hommes de la commune mesure, souffrent des mêmes faiblesses, soient esclaves des mêmes tares?

En donnant aux "saints" et aux "médiocres" les mêmes faiblesses Bernanos a réussi à humaniser le saint prêtre, en même temps que sont ennoblis, à quelque degré, les prêtres médiocres.

Pour clarifier notre analyse, nous avons distingué dans les prêtres bernanosiens trois catégories: les prêtres à vocation de sainteté, les prêtres médiocres et les prêtres dans le siècle. Néanmoins chaque prêtre a son caractère propre, et essentielle est la conscience qu'il en prend (ou n'en prend pas) à travers ses rencontres décisives. Le tragique ou la beauté de ces rencontres tient à l'engagement de l'homme par rapport à ce qu'il a découvert - ou non - en lui-même. Il accepte, refuse ou ignore la vérité en fonction de son caractère. Et dans ses relations avec les autres, le prêtre "rassemble" ou "disperse" les puissances de l'amour, selon ses propres capacités spirituelles.

Chapitre 1

Donissan

LE CAS DONISSAN

Donissan est le premier grand personnage à apparaître dans un roman bernanosien. Il va, d'une certaine manière, servir de base à tous les personnages qui vont suivre dans les romans postérieurs. Il est aussi le premier prêtre dans l'oeuvre romanesque de Bernanos, et il va influencer le portrait des deux autres prêtres qui auront comme lui une vocation de sainteté.

Mais ce prêtre a une personnalité très individualisée qui ne se retrouvera chez aucun autre personnage bernanosien. Il est le plus énigmatique des prêtres; le plus difficile à cerner dans son caractère. Il est difficile de le justifier dans ses actions, mais il est, comme tout personnage bernanosien, dépeint avec tant d'amour que le lecteur est porté à suivre l'action sous l'angle de la passion de Donissan.

Quoiqu'il soit presque impossible de le comprendre en toutes ses actions, on est entraîné avec Donissan dans ses moments de joie et de paix et surtout de doute et de désespoir. Urs Von Balthazar a écrit:

Le premier livre de l'écrivain, le Soleil de Satan, ressemble étrangement aux premières phases de la vie des saints, pleines d'obscur violence, et qui nous semblent passer les bornes (...)

Etant donné que Donissan est le premier des personnages de prêtres possédant une vocation de sainteté, il est significatif que sa vie ressemble à ces " premières phases de la vie des saints" .

Premier " saint ", il a une vie qui n'est racontée qu'à travers quelques épisodes majeurs, où ressortent les maux affectant le prêtre, parce qu'un saint est formé le plus souvent par ses souffrances.

Cependant il ne faut pas penser que Donissan ne soit qu'une victime en son agonie. Il est surtout un personnage de volonté. Sa vocation de sainteté est dominée par le désir de tout sacrifier pour arracher l'âme des autres au péché. Donissan est un révolté contre le monde tel qu'il le perçoit, tout comme Bernanos était en révolte contre le monde d'après guerre.

Sous le Soleil de Satan a été écrit après la première guerre mondiale, et si le caractère de ce prêtre peut être le mieux défini par sa colère, on ressent à travers lui la colère de Bernanos contre le monde contemporain.

Volonté et colère sont deux traits caractéristiques du Curé de Compagne. Entre cette volonté et cette colère s'insinue le plus grand défaut de Donissan: l'orgueil. Cet

orgueil naît paradoxalement de son sentiment de la force du mal dans le monde et de son impuissance à l'arrêter. C'est lorsque la force de sa volonté occulte dans son esprit la lumière de la volonté divine qu'il est coupable d'orgueil.

En grand contraste avec ces forces agressives, se reconnaît le côté humble du personnage. Il est le plus obéissant des prêtres. Il a aussi une humilité et une capacité de pitié frappantes. Cette obéissance, cette humilité et cette pitié sont imprégnées d'amour, et représentent aussi des forces dans sa personnalité.

Bernanos a nommé ce prêtre: le saint de Lumbres, et ce nom " Lumbres " unit les deux côtés de son caractère, et de tout caractère humain: lumière et ombre. Pour arriver à une certaine compréhension de ce prêtre et de sa dualité intérieure, il convient d'étudier trois rencontres dramatiques et de discerner ce qui l'a inspiré.

Le Chanoine Menou - Segrais explique cette dualité à son vicaire troublé:

Chacun de nous - ah! puissiez-vous retenir ces paroles d'un vieil ami - est tour à tour, de quelque manière, un criminel ou un saint(...) (SSS, 221)

Le titre du roman Sous le Soleil de Satan reflète l'ambiguïté du caractère de ce prêtre "saint". Donissan est si obsédé par le pouvoir de Satan que souvent il ne voit rien d'autre

et trébuche ainsi sous ce soleil satanique.

Les épreuves de Donissan ont un caractère surnaturel. Colin Nettelbeck l'explique: " Bernanos ne néglige pas l'explication psychologique: seulement elle ne le satisfait pas." ² Si l'explication psychologique ne satisfait point Bernanos, aucun lecteur ne peut être satisfait par elle. Cependant si on ne veut pas réduire non plus l'itinéraire spirituel d'un prêtre à un cheminement théologique, il faudra choisir une voie qui touche aux deux aspects: psychologique et théologique, sans oublier que Bernanos est écrivain et que ce qu'on fait ici est l'analyse littéraire du prêtre.

PRESENTATION

Le lecteur ne fait connaissance avec le personnage de Donissan qu' après un long prologue qui raconte l'histoire de Mouchette. Mouchette est une jeune fille bourgeoise qui s'est enfoncée dans le péché jusqu'à se rendre presque folle. Elle ne peut donc se sauver elle-même. Bernanos lui-même le dit dans Le Crépuscule des Vieux :

Ainsi l'abbé Donissan n'est pas apparu par hasard: le cri du désespoir sauvage de Mouchette le rendait indispensable.³

Donissan n'est pas un saint quand il rencontre Mouchette. Il n'est pas vraiment un saint tout le long de sa vie, mais

il est un homme extraordinaire.

Dès le début, Menou-Segrais s'inquiète à propos de son protégé. Cette première partie du roman s'ouvre sur une conversation du chanoine qui partage son souci avec son ami l'Abbé Demange. La première opinion présentée est donc celle de Demange: " Mais c'est donner beaucoup d'importance à un jeune prêtre mal léché." (SSS,116) C'est tout justement le fait que ce prêtre est si "mal léché" qui trouble Menou-Segrais. Il sent que Donissan n'est pas et ne sera jamais un prêtre ordinaire. Ne pouvant convaincre son ami, le chanoine montre la lettre de Monseigneur Papouin où est donnée une bonne description de Donissan:

(...) plein de qualités sans doute,
mais gâtées par une violence et un
entêtement singuliers, sans éducation
ni manières, d'une grande piété plus
zélée que sage(...) (SSS,119-120)

Menou-Segrais tâche de communiquer son sentiment du caractère particulier de Donissan:

" Nous avons été rudes en notre temps,
mon ami, bien que les sots n'en
aient rien su... Mais il y a ici
autre chose." (SSS,122)

La première image apportée de Donissan est celle de sa silhouette. Demange est en train de dire qu'il voit un saint comme étant " à tous frais et souriant." (SSS,124)

Aussitôt cela dit, la voix " basse et forte" (SSS,124) de Donissan est entendue. Les deux prêtres se retournent et ils voient son ombre qui rend la silhouette immense. Lorsque Donissan apparaît en personne, il a une apparence " presque chétive." (SSS,124)

Dans cette première rencontre, on est frappé par le contraste entre son ombre énorme et sa personne qui est petite en comparaison. On serait tenté de lire dans cette ombre portée le mal qui obsède Donissan et qu'il va combattre avec énergie, avec colère et, parfois, avec son orgueil. Ce côté de Donissan est beaucoup plus en évidence que son côté humble où l'amour qu'il a pour les autres est fait d'une immense pitié. Ou cette ombre pourrait-elle ainsi encore annoncer par sa dimension la réputation future de Donissan malgré le fait qu'il demeure tout le long de sa carrière le plus maladroit des hommes?

Bernanos n'a pas tendance à trop décrire ses personnages et quand il le fait, ce n'est que par notations limitées pour mettre en relief un état d'âme. Si on veut rassembler les détails physiques fournis sur Donissan on se retrouve avec un portrait assez attristant. On saura alors qu'il possède de "larges épaules" (SSS,120), de " fortes mâchoires", " un front têtu", et des "yeux pâles". (SSS,134) Son corps est long (SSS,136) ; il a une haute taille. (SSS, 137) Ses mains aussi sont longues (SSS,137) et elles tremblent (SSS,139) souvent. Finalement il a de gros pieds

paysans (SSS, 306). D'après ces quelques indices, Donissan ressemble plutôt à son ombre: longue et imprécise. Mais plusieurs autres caractéristiques telles que son "sourire si doux et triste", le fait qu'il a tendance à bégayer (SSS,158) et sa façon de se présenter les "bras ballants" (SSS,215) font penser à une personne incertaine, limitée, comme lorsqu'il est vu par les deux prêtres, ses aînés, le soir de Noël.

Donissan peut paraître comme un grand saint ou bien comme un petit curé sans dignité (SSS,234), cela dépendant des circonstances. Ce soir de Noël, Menou-Segrais croit que Donissan a entendu cette description du saint apportée par Demange: est-ce pour cette raison que "son regard, naturellement appuyé ou même anxieux, prit soudain une telle expression de tristesse, d'humilité si déchirante, que le visage grossier en parut, tout à coup resplendir" (SSS,125)?

Dans l'humilité, le visage de Donissan peut "resplendir". Mais lorsqu'il est en train de se donner la discipline parce qu'il ne peut pas admettre la joie qu'il a ressentie, c'est alors que son visage reflète cette "rage froide" (SSS,149) de la haine de soi. Humilité et haine de soi sont des contraires. L'humilité est plutôt d'inspiration divine tandis que la haine de soi peut être de caractère satanique par sa dureté perverse. Donissan est exposé ainsi à ce soleil de Satan lorsqu'il se frappe avec cette chaîne de bronze.

Son visage, maintenant glacé, reflète dans le regard sombre la détermination d'une violence calculée. (SSS, 148)

Il n'avait vu dans sa joie qu'un orgueil, mais c'est l'orgueil qui le possède dans son désir de se détruire. Il croit qu'il peut détruire le mal en lui, mais le mal est dans le fait que c'est sa volonté qui prend le dessus et qu'il n'attend rien de Dieu.

Cette joie contre laquelle Donissan s'enrage a sa source dans cette même nuit de Noël où Menou-Segrais lui a parlé de la sainteté. Donissan vient lui dire qu'il n'est pas doué pour la prêtrise, mais, malgré ses doutes, il ressent encore cette même impression qu'avait Menou-Segrais disant à Demange "Mais il y a ici autre chose".

Donissan dit à son supérieur:

" Intelligence, mémoire, assiduité même, tout me manque... Et cependant..."

Il termine son examen de soi en disant:

" (...) je n'ai pu vaincre encore tout à fait une obstination... un entêtement... Le juste mépris d'autrui réveille en moi ...des sentiments si âpres... si violents... Je ne puis vraiment les combattre par des moyens ordinaires..." (SSS, 130)

Cette dernière phrase est très révélatrice du caractère de ce jeune prêtre. Il veut "combattre" et il se croit si sévèrement handicapé qu'il ne peut réussir "par des moyens ordinaires"; donc, lorsqu'il a des doutes sur la sincérité de sa joie, il aura recours à cette chaîne de bronze pour l'anéantir, plutôt que de prier.

Si Donissan est sévèrement handicapé, c'est tout justement cela qui lui permet d'aller aussi loin. Michel Estève voit là une caractéristique de tous les saints prêtres chez Bernanos:

Tous transforment en "chance spirituelle" des handicaps physiologiques et psychologiques qui auraient pu les conduire au désespoir.

Cela ne veut pas dire que Donissan échappe au désespoir, mais que c'est en reconnaissant ses handicaps qu'il développe sa volonté spirituelle.

Menou-Segrais confirme la volonté spirituelle de son vicaire en lui disant, "Mon enfant, l'esprit de force est en vous." (SSS, 133) Dans ces mots: "esprit de force" se retrouve l'ambiguïté de caractère de Donissan. Il est précieux que la force d'esprit soit en lui, mais cet esprit de force va conférer aux épreuves de Donissan un caractère désastreux, comme on le verra.

Conscient maintenant de cet esprit de force, Donissan

commence à user de son pouvoir de prêtre, "(...) il conquiert; il entre dans les âmes comme par la brèche." (SSS,137) Conquérir est exactement ce que Donissan veut faire. Il veut combattre et conquérir. Menou-Segrais lui avait dit:

" Là où Dieu vous attend, il vous faudra monter, monter ou vous perdre. N'attendez aucun secours humain." (SSS,134)

Quoique Donissan veuille combattre et conquérir comme un soldat, il sait, comme le sait tout soldat, que le plus haut sacrifice est de donner sa vie dans le combat. Pour un chrétien le sacrifice de sa vie est égal au salut et c'est ce sacrifice que Donissan est prêt à accomplir. Il oublie dans la tension de sa volonté, que ce n'est pas à lui de décider.

A la suite de cette entrevue avec le chanoine, le jeune prêtre retourne chez lui et il est accablé par la joie. Mais il se juge indigne:

Ignorant, craintif, ridicule, lié à jamais par la contrainte d'une dévotion étroite, méfiante, renfermé en soi, sans contact avec les âmes, solitaire, d'intelligence et de coeur stériles(...) le moins héroïque des hommes. (SSS,142)

Comment se pourrait-il qu'un être tel que lui soit digne de la grâce de Dieu? Son refus de la joie est un acte

d'orgueil précédé par le désespoir. Il veut lutter, mais il se sent si impuissant que cette joie ressentie ne fait que le déconcerter davantage. Il lui semble alors que cette sensation de joie est une illusion. Comme il le dira à Menou-Segrais lorsqu'il lui expliquera les événements de cette nuit, " Je suis plutôt disposé par la nature à la tristesse qu'à la joie..." (SSS,226)

Il ne veut pas de la joie (SSS,155), ni de l'espérance; il ne veut que sauver des âmes. Il lui semble, dans son désespoir qu'il n'a rien à donner, rien qu'il puisse sacrifier pour les âmes en péril. Alors il veut offrir la seule chose qu'il pense détenir et, encore une fois, il est pris d'orgueil, mais d'un orgueil qui frise la sainteté:

Si je le pouvais, sans te haïr,
je t'abandonnerais mon salut, je
me damnerais pour ces âmes que tu
m'as confiées par dérision, moi,
misérable. (SSS,155)

Il impute à Dieu une attitude de dérision, mais la dérision éprouvée par Donissan vient de lui-même. Van Santen écrit que le prêtre s'est mesuré avec Satan.⁶

Cependant ce jeune vicaire est peut-être pardonnable parce qu'il ne veut que le bien d'autrui; il n'est pas théologien. L'auteur appelle cet acte de Donissan :

" une sorte de suicide moral." (SSS,159)

Il me semble que c'est à la suite de " ce pacte avec les ténèbres" (SSS,159) que la force de la volonté de Donissan

s'aggrave. Il est conduit par une double inspiration sans le savoir; cette volonté qui lui permet d'entrer dans les âmes est aussi, comme le dit l'auteur, "un prétexte à de nouvelles folies" (SSS, 160). Il ne s'inquiète point de lui même : il va jusqu'à la limite de l'endurance et plus loin encore. Il commence à lire des textes théologiques et en vient alors à surveiller chaque acte et pensée de sa vie comme si Dieu ne pouvait le faire.

Nul acte dans son humble vie dont
il ne scrute les mobiles, où il ne
découvre l'intention d'une volonté
pervertie, nul repos qu'il ne
méprise et repousse, nulle tris-
tesse qu'il n'interprète aussi-
tôt comme un remords, car tout
en lui et hors de lui porte le
signe de la colère. (SSS, 162)

LA RENCONTRE AVEC LE MAQUIGNON

Donissan est si fortement entraîné par sa volonté et sa colère que même le baiser du Diable ne pourrait le tuer...

En chemin vers Etaples, Donissan se perd et, en songe, ou en rêve, ou par hallucination, ou en réalité (et, comme le dit Menou-Segrais à ce sujet "que m'importe?" (SSS, 223)) il rencontre un maquignon qui se révèle, après un certain temps, être une manifestation du Diable.

Donissan est si épuisé de fatigue qu'il accepte l'aide de cet étranger. Mais il me semble qu'en acceptant d'échanger son salut pour le salut des autres, il a peut-

être, involontairement , fait appel au Diable qui croit pouvoir vraiment confisquer le salut, donc l' âme de cet homme parce que " sa haine s'est réservé les saints" (SSS, 154) tout comme la haine de Donissan est fixée sur le Diable. Ce maquignon admet que les mains de Donissan lui ont fait beaucoup de mal (SSS,176) et, il l'admet: " C'est ta volonté que je n'ai pu forcer." (SSS,177); mais il y a là peut-être une ruse pour tenter Donissan.

On dirait vraiment que le prêtre cède à la tentation de se servir de sa volonté. Il dit au Diable de s'en aller (SSS, 178), mais le Diable se plaint: " Vous me tenez donc" (SSS,178). On pourrait interpréter la plainte du Diable comme un piège parce que Donissan semble le reconnaître lorsqu'il répond que cette force vient de Dieu et non de lui (SSS,178). Mais le vicaire semble ensuite oublier cela et il demande: " Que me voulais-tu?" et il dit: " N'essaie pas de mentir. J'ai le moyen de te faire parler." (SSS, 179)

Il sait que sa force vient de Dieu,mais il ne peut résister à l'idée de satisfaire un peu plus sa curiosité. Donissan veut en savoir davantage sur ce don qu'il a reçu d'après ce que lui dit le maquignon. La révélation venant du Diable, ce don est un peu souillé dès le début. C'est par sa volonté et sa curiosité que le prêtre reçoit des détails sur ce don de lire dans les âmes et on verra que lorsqu'il recourt à ce don, chaque fois sa volonté intervient et cause presque autant de mal que de bien. L. Moch

écrit de cet épisode:

Le lecteur aurait cependant bien de la peine à dire qui a le dessus dans ⁶cette nuit de mare au diable.

Ce don qui se manifestait sous ses yeux, il l'a en quelque sorte profané d'avance, ⁷en se le faisant expliquer.

Il se peut, et c'est fort probable, que ce don soit pur, mais aux moments où Donissan se sert de ce don de lire dans les âmes il est exceptionnellement tenté. Menou-Segrais explique ce problème en lui disant: "(...) le diable est entré dans votre vie." (SSS, 221), mais cette remarque n'intervient qu'après que Donissan lui a tout raconté.

LA RENCONTRE AVEC MOUCHETTE

Suite à sa rencontre avec le maquignon, Donissan aura deux autres rencontres cette même nuit. Nous parlons ici d'une rencontre avec un carrier dont la sainteté d'âme lui apparaît et de la rencontre avec Mouchette.

Mouchette est la première proie du prêtre et il va tâcher de la sauver à tout prix. Donissan sera coupable d'avoir attaqué le péché en Mouchette avec trop de force, mais, comme le dit le chanoine après avoir entendu cette

histoire: "(...) cette simplicité désarme l'esprit du mal même." (SSS,219) La simplicité du caractère est une qualité rédemptrice chez Donissan. Mais malgré le fait que Menou-Segrais comprend que Donissan n'a "(...) commis aucune faute, sinon d'inexpérience et de zèle" (SSS,220), le jeune prêtre tâche de justifier ce zèle contre Satan en disant:

Il n'est pas tout à fait maître du monde tant que la sainte colère gonfle nos coeurs, tant qu'une vie humaine, à son tour, jette le Non Serviam à sa face. (SSS,225)

Donissan rencontre Mouchette juste avant l'aube. En la rencontrant il entend l'appel désespéré de cette fille qui a tué son amant. Sans qu'elle lui dise rien, il comprend ce cri et il éprouve une si grande pitié qu'il peut lire dans son âme. Il sait alors qu'elle se croit coupable du meurtre de Cadignan, son ancien amant, et il ne veut d'abord que la rassurer.

Je ne suis moi-même qu'un pauvre homme. Mais, quand l'esprit de révolte était en vous, j'ai vu le nom de Dieu écrit dans votre coeur. (SSS,197)

Donissan est humble et plein de pitié lorsqu'il lui dit qu'elle n'est point devant Dieu coupable de ce meurtre. (SSS, 200) Il tâche de lui expliquer la nature du péché.

Il est évident que Donissan agit ici en plein accord avec sa vocation de sainteté. Il est tout au service de Dieu. Sa voix aussi est humble et douce (SSS,196), mais son attitude est autoritaire. Il ne pense qu'à Mouchette; cependant il est à remarquer que l'auteur signale qu'elle était sa première proie. (SSS,200)

Donissan retrace l'histoire de Mouchette avec une telle perspicacité que la voix du prêtre s'allie aux murmures de l'âme de la jeune fille. (SSS,201) Mouchette voudrait pouvoir accepter le témoignage du prêtre, mais elle hésite. Elle ne sait, en vérité, si c'est lui ou elle qui a parlé. Le prêtre s'aperçoit qu'il va la perdre et il ne peut endurer l'idée que cette âme qu'il a si bien comprise va être, malgré tous ses efforts, encore la proie de Satan. Il veut alors lutter pour cette âme. Henri Debluë dit: " Rien, chez cet homme, n'aura été aisé, il devra tout conquérir de haute lutte." ⁸

Donissan est peut-être encore une fois coupable d'orgueil en croyant qu'il peut sauver cette jeune fille. Il n'est plus entièrement un serviteur de Dieu, mais plutôt un lutteur s'acharnant contre Satan.

Aussitôt que Mouchette questionne le prêtre pour savoir si elle a vraiment parlé ou non, et que Donissan sent qu'il pourra la perdre, alors l'attitude de chacun de deux subit une transformation. Ils deviennent antagonistes. Donissan est alors aussi quelque peu coupable de curiosité et de

mépris. (SSS,202) Sa vision de cette âme s'est évanouie et il en est frustré," Il eut un geste des épaules d'une énorme brutalité." (SSS, 203)

C'est cette brutalité qui caractérise la deuxième moitié de leur entrevue, alors que sa voix douce et humble avait dominé la première partie de la rencontre.

Il respira profondément, pareil à un lutteur qui va donner son effort. Et déjà montait dans ses yeux la même lueur de lucidité surhumaine, cette fois dépouillée de toute pitié. Le don périlleux, il l'avait donc conquis de nouveau, par force(...) (SSS, 204)

Donissan a retrouvé ses capacités de lire dans cette âme, mais cette fois ce n'est pas la pitié qui l'inspire, mais plutôt la haine du péché.

Cette fois il raconte à Mouchette l'histoire du péché dans son histoire familiale. Il l'accable avec ce récit et Mouchette est "(...) comme un noyé qui s'enfonce." (SSS,207) Elle n'a pas la force de se défendre contre l'attaque du prêtre.

En vain Mouchette, dans un geste de défense naïve levait vers l'ennemi ses petites mains. (SSS,206)

Elle est alors dépouillée de toute croyance en son individualité par cet homme qui, maintenant, se tient

devant elle comme un ennemi. Elle n'avait que son péché et maintenant elle n'a rien; pas même la force de suivre l'appel à la sainteté que lui lance ce prêtre.

Comment s'élèverait-elle par ses propres forces à la hauteur où l'a portée tout à coup l'homme de Dieu, et d'où elle est présentement retombée. (SSS,211)

Mouchette revient chez elle et, ne sachant comment sortir de son dilemme, elle fait appel à Satan et comprend alors qu'elle doit se tuer. (SSS,214)

Lorsque Donissan raconte les événements de cette nuit à Menou-Segrais, ils ne savent pas l'aboutissement de cette dernière rencontre. Cela n'empêche pas Menou-Segrais de craindre l'idée d'une sorte de pacte de Donissan avec les ténèbres et de comprendre le danger de ce zèle héroïque:

Je ne puis vous laisser libre
de parler et d'agir dans cette
paroisse selon vos lumières...(SSS,229)

Le fait que Donissan s'est mis - par sa détermination de sacrifier son salut pour le salut des autres - sous le soleil de Satan, le rend dangereux malgré sa grande spiritualité et son don de lire dans les âmes. Menou-Segrais lui explique que cette idée empoisonne son coeur. (SSS,227)

Donissan est si plein d'amour pour Dieu et de haine pour le Diable que ces deux sentiments soulèvent des tempêtes dans son esprit. Lorsqu'il parle à Menou-Segrais, l'intensité de sa haine du Diable le fait paraître presque pris par un délire. (SSS,225)

Menou-Segrais pardonne à Donissan ses excès de zèle à cause de la simplicité du caractère de ce jeune prêtre qui agit sans jamais calculer le danger potentiel de ses actions. Donissan est aussi pardonnable pour son excès d'humilité: il préfère taire ce don de lire dans les âmes que l'expliquer. (SSS,198)

L'équivoque affectant le cas du saint de Lumbres est tout aussi forte après cinq ans de retraite à la Trappe de Tortefontaine. Il me semble que l'équivoque se trouve au coeur de la sainteté telle que Bernanos a voulu nous la présenter. Yves Bridel dit que Bernanos ne cesse de mettre entre lui et son héros la distance nécessaire pour en faire un personnage plus grand que nature.⁹ De même qu'on ne peut creuser le mystère de Dieu, on ne peut pas non plus comprendre ni tout expliquer dans la vie d'un saint.

Le fait que Donissan porte Mouchette à l'église parce qu'elle l'a voulu avant de mourir de son suicide (mais contre le gré de ses parents) contribue à l'ambiguïté de la sainteté du prêtre. On pourrait penser de la jeune fille qu'elle s'est sauvée, mais c'est là un acte assez téméraire. L. Moch dit que le prêtre bernanosien est avant tout un

impulsif et que cela fait difficulté pour l'église routinière.¹⁰

L'ENFANT MALADE

La deuxième partie du roman intitulée " Le Saint de Lumbres" évoque une troisième expérience extraordinaire de la vie de Donissan et il s'agit du dernier jour de sa vie. Maintenant il est vieux et il a une si grande réputation qu'un père de famille d'une autre paroisse lui est envoyé par la mère désespérée, dans l'idée que Donissan pourra sauver son fils d'une mort précoce.

Donissan âgé est toujours un lutteur, mais les années de lutte l'ont amené à la prise de conscience accablante de son impuissance devant le péché des hommes (SSS,234); il se sent si vide qu'il ne peut ni pleurer ni prier. (SSS, 233) C'est alors que s'élève en lui un doute à l'égard de l'homme.

Pour la première fois, il contemple sans amour, mais avec pitié, le lamentable troupeau humain(...)

Par la brèche ouverte, l'orgueil rentre à flots dans son coeur... (SSS,236)

Il a envie de fuir, mais, pensant à son troupeau de pécheurs, il commence à pleurer; cette tristesse n'est pas de Dieu

cependant:

Et ce sont, en effet, des larmes qui baignent ses yeux, mais sans décharger son coeur, et dans sa naïveté le vieil homme ne les reconnaît plus, s'étonne et ne peut donner un nom à ce vertige voluptueux. (SSS,236)

Il a envie de mourir et, en admettant cette inclination, il ne regarde plus l'église, " Il baisse ses yeux vers la terre, son refuge." (SSS, 238) C'est à ce moment que le père de l'enfant malade arrive, et Donissan, en allant le rencontrer, voit la croix nue et détourne les yeux. (SSS, 240) Il détourne son attention de l'église et de la croix, vers la terre et vers lui-même.

En route vers la maison du malade, son orgueil surgit encore et il pense, " On s'amuse de moi (...) on se sert de moi comme d'un jouet." (SSS,243) Le vieux prêtre se sent si impuissant que l'idée de pouvoir aider un malade lui paraît une farce qui lui serait jouée. Il est à noter qu'il ne pense pas au malade, mais seulement à lui-même.

Cette solitude et cette angoisse: cette sensation d'impuissance évoque la nuit de Gethsémani parce que Donissan voyage à cette maison dans la nuit. Estève dit à ce sujet:

En réalité, la nuit bernanosienne renferme un double registre familial aux personnages bibliques.

Registre christique: elle prolonge la nuit de Geth-sémani, elle fait passer le prêtre par l'épreuve de la solitude, de la souffrance et de l'angoisse. Registre satanique: elle est l'heure où Lucifer (...) rôde dans "les ténèbres". 11

Il est évident que Donissan souffre aussi d'être exposé à l'influence des "ténèbres". Estève note également le fait que cette idée de pouvoir faire un miracle chez le vieux prêtre s'introduit avec des termes sexuels.¹² Ce désir de connaître n'est pas sans ressemblance avec la luxure. Mais Donissan n'est pas entièrement dupe de cette tentation. Il dit, à haute voix devant le Curé de Luzarnes : " Ne me tentez pas! " (SSS, 245)

Ils sortent de la chambre du malade (maintenant mort) et le vieux prêtre se plaint à l'autre curé de n'avoir jamais eu un moment de paix dans sa vie (SSS, 252). Il explique son désespoir: " Mon ami, en vérité, je n'ai peut-être pas fait, dans toute ma vie, un seul acte d'amour divin, même imparfait, même incomplet..." (SSS, 253). Il me semble que son désespoir a une nuance d'orgueil.

Il ne sait si cette idée du miracle lui est venue de Satan ou de Dieu. Sa pensée de Satan devient obsessionnelle lorsqu'il s'adresse à son confrère de Luzarnes:

Prince du monde; voilà le mot décisif. Il est prince de ce

monde, il l'a dans ses mains,
il en est roi.
... Nous sommes sous les pieds
de Satan (...). Vous, moi plus
que vous, avec une certitude
désespérée. (SSS,261)

Ce désespoir est le plus déchirant quand Donissan déclare qu'ils sont vaincus (SSS, 262). Il croit que Dieu s'est joué de lui (SSS,264) si cette idée de sauver l'enfant était alors venue de Dieu. Il croit qu'il n'a su encore assurer le salut d'une âme, et juge que Dieu doit lui permettre de sauver l'âme de l'enfant.

Comme avec Mouchette, lorsque Donissan s'engage, il est transformé. La mère de l'enfant est frappée par cette transformation.

(...) frappée jusque dans son
espérance à la vue de ce visage
altéré, où elle ne lit qu'une
volonté farouche, visage de
héros, non de saint. (SSS,264)

William Bush dit que Donissan cède à une sorte de tentation de souveraine connaissance.

(...) car il a voulu savoir si
sa vie, ses souffrances, sa joie
et son espérance perdues, si
toutes étaient agréés par Dieu
quand il les lui offrit pour
le petit mort. 13

Donissan rentre dans la chambre du petit, et l'auteur dit en effet " Il tente ce mort, comme tout à l'heure sans le savoir il tentera Dieu." (SSS,266) Et c'est pourquoi lorsque les paupières du petit s'ouvrent (SSS,267), Donissan voit le regard de Satan et alors, enragé, il exige un miracle de Dieu (SSS,268). Il veut que Dieu prouve qui est maître de ce monde en redonnant vie au mort. Mais, comme dit Bernanos, la vérité est que Dieu ne se donne qu'à l'amour (SSS, 268).

LA MARCHE VERS LA MORT

Ainsi, trois fois Donissan a été tenté et trois fois il s'est débattu " sous le soleil de Satan", quoique tout son être, toute sa volonté tendent vers ce seul désir de tout donner pour sauver les autres. Cette dernière fois il se rend compte qu'il a agi sous une influence néfaste.

" Je suis perdu, reprit-il...
J'étais fou... un dangereux
fou... Je m'exécuterai moi-
même - oui - je dois me
rendre moi-même inoffensif
... Une espérance me reste
(...) " (SSS,272)

Il a voulu savoir qui était maître de ce monde; il a demandé à Dieu une consolation, une certitude: la vie de cet enfant. Mais Donissan avait douté, premièrement de

l'homme, ensuite de Dieu, et la certitude ne peut naître du doute. Cette dernière épreuve l'a presque anéanti (SSS,267), mais le Saint de Lumbres lutte contre la mort comme il a lutté pour autrui. Peut-être qu'il se rend compte, désespéré, qu'il ne veut pas mourir si lâchement.

Il retourne à Lumbres, et parce qu'il a peur de la réaction de ses confrères (SSS,273), il tâche d'écrire une explication. Mais il ne trouve aucune consolation en rédigeant son rapport. Ce n'est que lorsqu'il doit aller au confessionnal pour écouter les pèlerins qu'il revient à lui.

(Mais) cet homme étrange, où
tant d'autres se déposèrent
comme un fardeau, eut le génie
de la consolation et ne fut
jamais consolé. (SSS,242)

Maintenant qu'il est délivré de tout orgueil, qu'il n'ose plus rien demander à Dieu, sa capacité de donner est la plus grande. Si jamais il agit en saint, c'est dans ce confessionnal, durant la dernière nuit de sa vie, où il est la proie de la foule (SSS,275) qui cherche à être consolée. Il a voulu tout donner pour sauver les autres et maintenant qu'il sent en lui le vide," le saint de Lumbres à l'agonie n'a plus commerce qu'avec les âmes." (SSS,275)

Cette dernière nuit, Donissan utilise son don de lire dans les âmes sans que son orgueil intervienne, et lui qui ne peut pas être consolé va donner ce qu'il n'a pas aux autres. L'auteur écrit: " l'homme de la Croix n'est pas là pour vaincre mais pour témoigner (...). " (SSS,276); c'est à dire que Donissan agit comme serviteur de Dieu et qu'il se met à nu devant Dieu en disant: " Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid facient. " (SSS,276)

Donissan meurt à son poste, et lorsque l'auteur Antoine Saint-Marin le découvre, il aperçoit " la face terrible, foudroyée." (SSS,306) Il se peut que Donissan ait été foudroyé par la grâce de Dieu, à laquelle, dans la folie de sa jeunesse il s'est fermé, aimant mieux donner que recevoir. Il se peut aussi que la dernière vision du saint ait été le drame du Calvaire, dont il était obsédé.

J'ai prié Notre-Seigneur de
m'ouvrir les yeux; j'ai voulu
voir sa Croix; je l'ai vue;
vous ne savez pas ce que c'est
... Le drame du Calvaire, dites-
vous...Mais il vous crève les
yeux, il n'y a rien d'autre... (SSS,255)

Pour Donissan, en tout cas, " il n'y a rien d'autre" que le besoin de tout donner pour le salut des autres. Ce prêtre, dans son zèle de s'offrir en sacrifice, s'est mis sous le soleil de Satan pour y parvenir. Il a tout risqué, car l'amour est risqué. Cet homme, quand il n'était pas enragé

par sa haine de Satan, était débordant d'amour pour les siens, ou, comme il l'a dit lui-même: " J'ai pitié... J'ai seulement pitié! ..." (SSS, 198)

Chapitre 11

Chevance

RENCONTRES

La rencontre entre deux personnes est au coeur de l'univers romanesque de Bernanos. On pourrait dire que le noeud de l'intrigue dans ses premiers romans est dans les rencontres entre un "saint" et un "pécheur", comme Donissan et Mouchette dans Sous le Soleil de Satan.

Il en est de même dans un deuxième roman, L'Imposture, publiée en 1927. Le personnage central, l'Abbé écrivain Cénabre, s'étant rendu compte qu'il a perdu tout vestige de la foi, est poussé à appeler près de lui un autre prêtre. Celui qu'il appelle est le pauvre Abbé Chevance, surnommé le " confesseur de bonnes." (IMP, 339)

PRESENTATION DE CHEVANCE

Ce n'est qu'au moment où l'image de Chevance s'introduit dans l'esprit du célèbre écrivain sceptique qu'on fait connaissance de ce deuxième prêtre qui a, comme Donissan, une vocation de sainteté.

L'Abbé Chevance est maintenant vieux, mais il est dépourvu de paroisse, en raison d'un passé étrange. Il a failli tout perdre à cause de son zèle de jeunesse (comme c'était le cas pour Donissan). Une remarque qu'il adresse

à sa protégée Chantal est révélatrice: " J'ai trop méprisé la peur (...), j'étais jeune, j'avais le sang trop chaud." (J, 675) Sa faute était d'avoir pratiqué un exorcisme sur une jeune fille, lorsqu'il était Curé de Costerel. Tout comme le Saint de Lumbres a répondu à l'appel muet de Mouchette, puis à celui des parents d'un jeune garçon mourant, Chevance a agi sur la demande de l'oncle d'une fille devenue démente (IMP,336). La guérison de la fille avait offensé certaines personnes du diocèse. Menou-Segrais avait dit à Donissan: "Nous ne sommes plus au temps des miracles." (SSS, 218).

Quoique l'intervention de Chevance n'ait pas nui à la santé de la fille, il a perdu la charge de sa paroisse, et lorsque lui est offerte une autre paroisse, il est si embarrassé par le scandale qu'il a causé qu'il se croit indigne de cette responsabilité.

L'idée ne lui vint même pas du tort injuste qu'il avait subi, mais l'indulgence de ses supérieurs - leurs bontés, disait-il - achevèrent de le réduire au désespoir. (IMP,337)

Car le trait saillant de Chevance est son extrême timidité. Sa timidité est devenue"(...) une infirmité touchante et ridicule, dont le monde s'amusa." (IMP, 337).

Donissan, par la force de sa volonté et de sa charité, a voulu prendre le péché du monde sur ses larges épaules,

mais Chevance n'a aucune ambition et ne connaît donc pas les accès de désespoir dont a souffert le Saint de Lumbres. Chevance est homme du peuple; il n'a pas l'obsession de Satan; il n'est donc pas si horriblement tenté et tourmenté que Donissan.. Debluë résume bien la beauté de ce prêtre sans paroisse.

(...) un génie de charité, l'une des plus belles, des plus frémissantes créatures de Bernanos, véritable enfant selon la Parole, dont rien n'a pu altérer la confiance, la foi, l'originel¹ pouvoir d'affirmation, d'être.

Chevance incarne merveilleusement l'esprit d'humilité, et c'est ainsi qu'il peut dire à Chantal: "Il n'y a pas de grands périls, c'est notre présomption qui est grande."
(J, 599)

Mais Chevance montre" (...) une hardiesse dans les voies spirituelles, un sens extraordinaire de la grâce de Dieu." (IMP,337); cependant, comme le dit l'auteur, le monde ne se rend point compte de cette hardiesse, à cause de la timidité extrême du prêtre. Chevance a en partage avec Donissan de n'être pris au sérieux (il ne se prend pas au sérieux lui-même) que lorsque le salut d'un autre est en question. Debluë note cette tendance.

Dès que l'essentiel est en jeu,
Chevance vole au but, sans détours
ni ménagements, avec l'humble
audace d'une âme en feu.²

VISITE DE CHEVANCE

Et l'essentiel est véritablement en jeu cette nuit où Chevance reçoit et répond à l'appel impulsif de Cénabre. Si Chevance a acquis une réputation de "confesseur de bonnes" parce qu'il approchait les plus pauvres "(...) les plus délaissées, les moins enviables brebis, les plus diffamées du troupeau" (IMP,338), il a aussi une renommée parmi ses "brillants collègues"(IMP,338) (dont l'un des plus brillants est Cénabre) parce qu'il possède "une lumière étrange et surnaturelle" (IMP,339).

Etant donné la réputation intellectuelle de Cénabre, et le fait que c'est lui qui est venu à l'aide de Chevance en lui procurant "un modeste emploi à Notre-Dame-des-Victoires" (IMP,337), Chevance n'a que le plus haut respect pour l'écrivain.

Car il n'était pas loin d'imaginer ne devoir qu'à la protection de l'abbé Cénabre d'être toléré à la dernière place, dans les rangs de ce clergé parisien, si instruit, si raffiné, dont il ne parlait jamais qu'avec une réserve comique. (IMP,338)

Le plus instruit et raffiné de tous est donc cet Abbé

Cénabre.

Lorsque Chevance arrive chez Cénabre, au milieu de la nuit, et apprend que personne ne se meurt, contrairement à ce qu'il croyait, et que Cénabre désire seulement un témoin (IMP,336), alors il pense (sans rien savoir de la crise de ce dernier) qu'il y a peut-être là un piège du Diable (IMP, 340). Il commence alors à parler de Chantal de Clergerie qui est, selon lui "(...) une âme assurément visitée par le Saint-Esprit, déjà hors de nous..." (IMP,341). Il me semble que consciemment ou non, Chevance fait entrer en jeu la seule autre personne qui pourrait en quelque manière aider Cénabre (c'est à dire: aimer Cénabre comme le fait Chevance).

Tout en méprisant Chevance, Cénabre résume ce que ce dernier va être pour lui en vérité :

A travers les épreuves qui m'attendent,
je mets très haut la consolation de
savoir que dans le silence et le secret,
un prêtre aussi surnaturel que vous
m'assiste de sa compassion. (IMP,341)

Et malgré le fait que Cénabre va frapper le vieux prêtre, et qu'à la fin de l'entretien Chevance s'enfuit loin de cette âme déjà trop avancée dans la voie de la perdition, malgré tout, Chevance veillera sur l'âme de Cénabre quoiqu'ils ne doivent plus se rencontrer que dans le délire d'un Chevance mourant. " Chevance a désormais la charge de son âme." 3

Lors de cette nuit tragique de la rencontre des deux hommes, Chevance veut être prêtre et non "témoin". Car, Max Milner l'explique:

(...) Cénabre songe davantage à utiliser la présence de celui-ci pour sceller la rupture avec Dieu que pour le⁴ sauver du désastre où il s'abîme.

Il est vrai que Cénabre se fâche lorsqu'il comprend que Chevance veut l'entendre en confession. Le vieux prêtre se montre très ferme en disant qu'il ne fera pas la folie de se fier à ses propres lumières (IMP,343).

Cénabre lui dit de s'en aller s'il craint de se compromettre, mais, sous l'humble supplication du regard de Chevance (IMP,344), l'écrivain ne peut retenir l'aveu qu'il a perdu la foi. Aussi, même s'il n'en a pas eu antérieurement la pensée, il ajoute qu'il a songé à se tuer (IMP,345). Chevance comprend que, témoin, il ne sert qu'à ajouter à l'offense faite à Dieu. Il tâche donc de se glisser (IMP,346) vers la porte, mais son " air de soumission si basse" irrite Cénabre qui suspend ce départ avec une telle force que le vieux prêtre tombe par terre (IMP,346).

C'est à ce moment que Chevance essaie d'écarter le néant où Cénabre s'enferme en demandant que ce dernier le bénisse (IMP,347). L.Moch dira que "le saint grandit au contact du monstre" ⁵ et Estève explique que " Chevance utilise la seule arme qui ait une chance de vaincre Satan:

l'appel à la pitié." ⁶ Mais Cénabre ne peut le bénir. Chevance dit alors avec une tendresse à faire fondre une pierre: " Souhaitez-moi, souhaitez-moi seulement d'être heureux! "(IMP,347) . L'humilité de Chevance est extraordinaire, mais Cénabre ne peut y répondre. Alors (comme Mouchette) ce dernier se livre au néant, espérant par là reprendre le dessus. Cénabre tâche de se jouer de Chevance en s'excusant de l'avoir dérangé pour rien, et en disant qu'il aimerait se confesser (IMP,350).

Chevance a lu dans l'âme de Cénabre aussi profondément que Donissan dans celle de Mouchette. Il sait que l'écrivain ment en parlant de sa crise de cette voix calme, et, après avoir refusé cette fois de l'entendre en confession, il explique pourquoi:

(...) les souffrances du corps et de l'esprit, l'usage que nous en faisons, à la longue, peut les avoir corrompues. Oui! l'homme a souillé jusqu'à la substance même du coeur divin: la douleur. Le sang qui coule de la Croix peut nous tuer. (IMP,352-353)

Chevance lui dit qu'il s'est laissé prendre par le néant si longtemps que son épreuve est stérile (IMP,353). Il sait que tout dans la vie que mène Cénabre est corrompu, et qu'il aura à tout changer ou à ne rien changer en lui. Cénabre ne pourra se sauver qu'en reniant tout son passé y compris tous ses livres. Chevance saisit l'essentiel

de l'oeuvre de Cénabre sans en avoir rien lu (IMP,353), tout comme Donissan connaît la vie des ancêtres de Mouchette sans les avoir rencontrés.

Le pauvre Chevance devient tellement accablé par la pensée de la perte de Cénabre qu'il ne réussit plus à s'exprimer. Il ne peut que supplier mystérieusement l'intellectuel: " Allez-vous-en! Allez-vous-en! ..." (IMP,354). Il revient à Chevance de souffrir pour Cénabre. L'écrivain, lui, devient de plus en plus froid et Chevance de plus en plus anxieux. Lorsque Cénabre a l'effronterie de dire qu'il n'a pas cessé d'aimer Dieu, Chevance éclate: colère digne de Donissan, sauf que cette colère est pure et sans orgueil, comme la colère d'un enfant indigné:

Ne dites pas! ... Ne dites pas,
cria-t-il avec une violence
sauvage...Non! vous ne l'aimez
pas! (IMP,355)

Malgré son pouvoir de lire dans l'âme de Cénabre, Chevance se sent impuissant devant le froid néant où s'enfonce l'écrivain. Il se demande pourquoi il a été choisi, lui qui est, à ses propres yeux, si pitoyable et il supplie Cénabre de croire en ses paroles:

Je vous jure que l'Esprit m'inspire
ici! Je vous jure que vous m'êtes
ouvert ainsi qu'à une mère le regard
de son enfant. Je vous vois! Je
vois périr votre âme! (IMP,356)

Il ne tente pas, comme aurait fait Donissan, d'arracher cette âme à l'empire de Satan par ses propres forces. Il ne parle même pas de Satan, mais il désire désespérément convaincre Cénabre du danger où il est et de la manière dont il pourra l'éviter. Ses voies sont plus douces que celles de Donissan étant donné qu'il a voulu simplement que Cénabre le bénisse ou, du moins, lui souhaite d'être heureux. En se rendant compte que l'écrivain est paralysé par son orgueil, Chevance lui lance une dernière exclamation avant de disparaître:

Ah! monsieur le chanoine, dans le blasphème, il y a quelque amour de Dieu, mais l'enfer où vous habitez est le plus froid. (IMP,356)

AGONIE DE CHEVANCE

Chevance et Cénabre ne se reverront jamais plus sauf, comme on l'a dit, dans le délire de Chevance: mourant il rêve d'une dernière entrevue, où il tenterait encore de sauver Cénabre. Il semble bien qu'il y ait un parallèle à établir entre la mort de l'âme de Cénabre et la mort de Chevance. Ainsi, écrit Estève:

A la nuit où le prêtre renégat
s'abandonne au néant - Première
Partie - répond la nuit de la
Quatrième Partie où un autre

prêtre - un "saint" se meurt d'une
crise d'urémie. 7

En cette Quatrième Partie on rejoint effectivement un Chevance mourant. Bernanos nous mène tout le long de sa marche vers la mort, qui diffère de la mort de Donissan qui est, elle, empreinte de mystère. On retrouve Chevance dans sa petite chambre. Il est dans son lit. L'auteur décrit ce vieux malade comme un enfant.

Son regard errant était plein de la tristesse innocente des enfants, si ingénue qu'elle ressemble à la joie, et sa bouche avait la même moue impatiente, qui annonce les larmes ou le rire, on ne sait. (IMP,482)

Mais si Chevance partage la simplicité de l'enfance, dans sa tristesse et sa joie, c'est l'homme de Dieu, l'homme saint qui reproche à la concierge, Madame de la Follette, sa cruauté et lui explique la gravité de son mépris pour la maladie du vieux prêtre. Il dit que cette cruauté va lui faire perdre son âme (IMP,491). Ensuite il la bénit. Si la première description de Chevance révélait son caractère timide et anxieux, une deuxième description, venant après ses remarques adressées à la concierge, révèle, chez le vieux prêtre, de quoi justifier sa légende (IMP, 338).

La sueur ruisselait toujours sur ses joues, et il l'essuyait du même geste machinal, sa bouche enfantine plissée d'un pâle sourire anxieux, ses yeux magnifiques touchés de biais par la lumière dorée du soir, frêle et tragique, ainsi qu'une note déchirante à la cime de la symphonie. (IMP,491)

La force de ce prêtre, extraordinaire par son amour attentif, se trouve dans sa faiblesse qu'il a acceptée. Qu'un être apparemment si pauvre, faible, anxieux, timide et gauche soit si rempli de l'amour de Dieu, donne à Chevance la splendeur lumineuse de la sainteté. Ce prêtre peut se prendre en pitié (IMP,489). Il est si humble qu'il ne s'est regardé presque jamais dans le miroir (IMP,489). Il dit à Chantal:

Je n'ai rien (...). J'ai mis trente ans à reconnaître que je n'avais rien. Ce qui pèse dans l'homme, c'est le rêve...(J,615)

Même Madame de la Follette, qui ne parle que de son mari, et qui ne donne son opinion qu'à travers des proverbes dénués de sens, reconnaît cette lumière dans le visage de son locataire malade.

Elle commence par admettre qu'il n'est pas ordinaire (IMP,488), et un peu plus tard elle déclare qu'elle commence à croire qu'il n'a pas de méchanceté (IMP,489). Mais enfin, ce prêtre si malade et si plein d'amour achève de l'affoler

et elle crie: " Les yeux! (...) Il me rendra folle! " (IMP, 504). Elle juge qu'il doit être ivre, mais la vérité est que Chevance, se sentant mourir, veut sortir de son lit pour aller retrouver Cénabre. N'ayant pas la force de faire ce voyage réellement, il va le faire en rêve.

Chevance a une crise d'urémie, et dans son délire il part à la recherche de Cénabre, en taxi, ensuite à pied. Ce voyage si pénible pour le vieux prêtre agonisant est, dit Jessie Gillespie " (...) une véritable descente aux enfers pour essayer d'en arracher ce renégat." ⁸

Lorsque, finalement, le saint retrouve Cénabre, ce dernier se tient dans la noirceur. Chevance veut voir le visage de cet homme auquel il se sent inextricablement lié.

" Que je voie au moins vos yeux!
J'ai toujours été un homme
inutile, et me voilà maintenant
vide, tout à fait vide, à votre
merci. Mais vous savez aussi
bien que moi qu'une telle nuit,
c'est comme l'enfer." (IMP, 520)

Chevance se sent aussi vide et impuissant que Donissan lors de sa dernière nuit dans le confessionnal. Le vieux prêtre se dit "à la merci" de l'âme dont il se croit chargé, tout comme Donissan était la proie de la foule (SSS, 274-275) venant se confesser.

Chevance, dans son rêve, est convaincu que Cénabre l'a appelé (IMP, 514). Il sait qu'il est le seul ami du chanoine

(IMP, 516-517) parce qu'il est le seul auquel Cénabre ait dit la vérité, et il se sent poussé à répondre à cet appel.

Cependant au début de son délire il ne sait exactement chez qui il va.

(...) l'élan de sa pitié le portait toujours vers l'ami inconnu, dont le péril surpassait le sien. La pire angoisse, au lieu de le briser, resserrait ce lien fraternel. Le suprême secret du vieux prêtre était un secret d'amour. (IMP, 512)

L'esprit de Chevance est guidé par son amour, tandis que Donissan était souvent poussé à agir par la haine du Diable. Chevance a la certitude naïve de " (...) tenir entre ses vieilles mains non pas son propre salut, mais le salut d'autrui(...) " (IMP, 507). Chevance ne doute pas, il ne s'interroge point sur les motifs de ses actes à la façon dont Donissan avait tendance à le faire. Mais il partage le même sentiment d'impuissance que le Saint de Lumbres.

Il semble qu'en fin de compte Chevance ne puisse pas aider Cénabre. A la fin de leur entrevue Cénabre appelle Chevance une "petite vipère" , et ceci dit, la tête de l'écrivain se met à brûler (IMP, 522).

Quoique Chevance soit conscient du fait qu'il rêve (IMP, 519), son délire et ce pénible voyage présentent des ressemblances avec la descente aux enfers du Christ.

J. Gallespie juge que pour Bernanos le Calvaire figure toute

aventure spirituelle. Il est

(...) bien l'unique et éternelle
aventure spirituelle à la fois
l'archétype et la synthèse de
toutes les aventures spirituelles
qui n'en sont que la reprise, la
perpétuelle répétition.

Ce voyage se déroule pendant la nuit et celle-ci est aussi nuit de l'âme de Chevance. Il lutte pour sauver l'âme de Cénabre et, dans cette lutte, il rencontre les forces du mal dans la personne de l'écrivain. Donissan avait lutté avec le Diable en personne et Chevance combat le mal chez ce prêtre et intellectuel qui est possédé par Satan. Les deux saints prêtres partagent le désespoir de se croire voués à l'échec, et de devoir affronter la mort tout de suite après.

Revenu à lui, Chevance sait qu'il va mourir (IMP, 524), mais, malgré toute son humilité, il ne le veut pas et il le dit à Chantal (IMP, 526). La jeune fille avait veillé sur son vieil ami tout le long de sa nuit de délire. En un sens spirituel, elle était ainsi sa compagne, quoiqu'il ne le sût pas. Chantal était avec Chevance, tout comme Chevance était avec Cénabre: tous trois sont liés par la sainteté du prêtre dont l'absence d'orgueil crée entre eux des liens un peu surnaturels.

Mais Chevance veut mourir seul et il se montre un peu dur envers sa protégée qui ne veut que recevoir la bénédiction du moribond. Chevance, qui était si prêt à bénir la concierge après qu'elle l'eut si cruellement insulté, va demander à la jeune fille qui l'aime :

Pourquoi ne me laissez-vous pas
finir en paix? Qu'auriez-vous
à me donner ma fille? (IMP,527)

Chantal répond qu'elle lui donnera sa joie (IMP,527), et avant de mourir Chevance accepte celle-ci (IMP,529). Mais tout en mourant il insiste avec fermeté sur ce désir d'être seul.

Je dois entrer dans la mort comme
un homme, un homme vraiment nu. (IMP,528)

Le dernier vœu de Chevance est de recevoir l'absolution de l'Abbé Cénabre (IMP,529). Je crois que ce désir est un geste d'amour et de foi.

La mort est un moment essentiel dans les romans de Bernanos: donc la mort des prêtres est fondamentale dans une étude de leur caractère. La mort résume la vie. L.Moch écrit"

La mort est de la part de l'homme
un acte d'amour. C'est le retour
à Dieu. La lutte, l'angoisse, la

peur même fait partie de la foi.
 L'acceptation stoïque est tout à
 fait déplacée chez un vrai chrétien,
 et fait de la mort une parodie
 païenne. 10

Chevance meurt sans absolution, mais il a reçu la joie de Chantal. Et dans le troisième roman de Bernanos, La Joie, le vieux prêtre est présent en la mémoire de Chantal. Il sera comme un soutien pour la jeune fille qui se sent de plus en plus seule. Chaque fois qu'elle est désespérée, elle se souvient des paroles de Chevance.

" Quand vous vous croirez perdue, disait le vieux Chevance, c'est que votre petite tâche sera bien près de sa fin. Alors, ne cherchez pas à comprendre, ne vous mettez pas en peine, restez seulement bien tranquille." (J,675)

Donissan a cherché à comprendre, Cénabre aussi. Mais Chevance, sans avoir compris pourquoi il a été choisi pour percer la nuit de l'âme de Cénabre, ne met pas en question sa responsabilité à l'égard du destin de l'imposteur. Il doit mourir en croyant n'avoir pu sauver l'autre prêtre, mais son désespoir n'est pas aussi tragique que celui de Donissan, qui meurt " foudroyé".

Chevance meurt en ayant reçu la joie de Chantal, parce que ce petit prêtre était mieux disposé envers la joie que Donissan. Le caractère du prêtre bernanosien a évolué.

LE PRETRE D'UN MAUVAIS REVE

Le prêtre saint chez Bernanos joue toujours un rôle capital quand il apparaît dans le récit. Dans le roman Un Mauvais Rêve, écrit dans les années trente, un saint prêtre ne fait qu'apparaître très brièvement. Il rencontre Simone Alfieri qui est sur la voie d'un meurtre. Ils ont une conversation banale. Le prêtre se montre timide et enfantin (MR,1006) comme Chevance.

Au moment de la séparation, Simone dit: " A Dieu, monsieur l'abbé " (MR,1009), et le prêtre hésite longtemps avant de répondre par les mêmes paroles. Il semble qu'il soit sur le point de pénétrer la noirceur de l'âme de Simone.

La deuxième rencontre a lieu après que Simone a commis son crime. Ils se rencontrent avec la seule lumière de la lampe de poche du prêtre (MR, 1026). Le prêtre ne dit alors que: " Vous...(...). Vous..." (MR, 1027), mais cette fois il lit directement dans l'âme de Simone et le fait que Simone ne puisse plus mentir suggère qu'elle n'est pas entièrement perdue.

Ce prêtre fantastique, surgi deux fois des ténèbres, savait tout. Une seule chance lui restait peut-être, reconnaître sa funèbre puissance, s'avouer vaincue... (MR, 1027)

Ainsi se termine le roman. Le combat entre saint et pécheur

n'a pas toujours lieu à travers de longs dialogues. Le pouvoir d'un saint peut se faire sentir par un seul regard. Devant ce regard, même un menteur habile, à l'image de Simone, est réduit au silence.

Chapitre 111

Le Curé d'Ambricourt

LE CURE ET SON JOURNAL

Le curé d'Ambricourt est le dernier prêtre qui incarne cette vocation de la sainteté. Il apparaît dans le Journal d'un curé de campagne non seulement comme personnage principal, mais comme l'auteur du journal.

Bernanos était en train d'écrire trois autres romans : Un Crime, Un Mauvais Rêve et Monsieur Ouine quand il s'est lancé dans l'histoire du jeune curé d'Ambricourt. Les trois autres romans sont très noirs dans leur atmosphère en comparaison avec ce roman en forme de journal. C'est un roman où, comme le dit Max Milner, la grâce baigne le début de l'oeuvre¹ parce qu'on fait connaissance de la paroisse à travers le journal du prêtre, donc grâce à celui-ci. Hans Aaraas dit justement

(qu') il faut toujours tenir compte du fait que la paroisse d'Ambricourt et ses membres n'existent que par le Journal dans lequel le rêve du curé les transfigure à la lumière de sa vie intérieure. 2

En écrivant, le jeune curé ressent les mêmes sentiments et tentations que tout autre écrivain. Il a la sensation du dédoublement qu'introduit l'acte d'écrire. Evoquant cet

autre personnage, le prêtre écrit:

Il semblait glisser à la surface d'une autre conscience jusqu'alors inconnue de moi, d'un miroir trouble où j'ai craint tout à coup de voir surgir un visage -quel visage: le mien peut-être? ... Un visage retrouvé, oublié.
(JC, 1036)

Il comprend qu'il y a un danger dans l'écriture et qu'il doit alors faire attention à l'honnêteté de son journal: " Il faudrait parler de soi avec une rigueur inflexible." (JC,1036). Il se méfie aussi du pouvoir de quelque chose d'aussi instable que le mot (JC,1061). A mesure qu'il progresse, son journal lui devient de plus en plus cher (JC,1171) et il admet qu'il lui sert de moyen de se débarrasser de ses amertumes (JC, 1177). En somme, quoiqu'il demeure un peu méfiant quant à son attachement à ce journal, il croit qu'à travers ces pages peu à peu rédigées, il a trouvé la force de supporter les mauvais moments de l'existence.

Il y a certainement quelque chose de maladif dans l'attachement que je porte à ces feuilles. Elles ne m'en ont pas moins été d'un grand secours (...). Elles m'ont délivré du rêve. Ce n'est pas rien. (JC,1223)

Comme Donissan, il se sent très solitaire et son journal lui sert de compagnon. Il est vrai qu'il a décidé de garder ce journal un an, ensuite de le détruire (JC,1035), mais à

un certain moment il entretient la pensée agréable d'un futur lecteur (JC,1117). Un jour, il montre quelques extraits du journal à son ami, M. le Curé de Torcy, sans lui dire qui les a écrits (JC,1066). Il éprouve ce besoin de l'écrivain de partager ce qu'il a écrit.

C'est peut-être que, grâce à son journal, on peut entrer dans son esprit. Mais le Curé d'Ambricourt a le caractère le plus humain des trois prêtres saints. Il a toutes sortes de faiblesses qu'il admet, mais il faut tenir compte des remarques d'autrui pour juger de ses qualités.

L'HERITAGE DU CURE DE COMPAGNE

L'ascendance du curé d'Ambricourt est des plus pauvres. Le Curé se souvient de son enfance et des endroits horribles où il l'a passée: tel l'estaminet de sa tante. Il se souvient des hommes fréquentant cet estaminet, et qui urinaient sans sortir de l'endroit (JC,1069). C'est là qu'il a pris conscience de la luxure, en observant la dureté des visages des hommes qui convoitaient la jeune servante boiteuse (JC,1127).

Il admet qu'il a peur de la luxure (JC,1106), mais il a peur aussi des familles (JC,1175) et de la mort (JC,1209). Il partage une certaine timidité de caractère avec l'Abbé Chevance.

Son passé ne l'a pas marqué seulement en lui donnant cette horreur de la luxure, mais aussi en lui laissant l'héritage douloureux de l'alcoolisme de ses ascendants.

Le Curé de Torcy lui dit franchement: " Tu es né saturé, mon pauvre bonhomme." (JC,1191)

En vérité le Curé d'Ambricourt se trouve si accablé par des maux d'estomac qu'il ne peut tolérer que du pain trempé dans du vin. Il est intéressant de noter que sa seule nourriture: pain et vin, présente une parenté avec le plus important sacrement chrétien: l'eucharistie.

Malheureusement le vin qu'on lui a vendu est mauvais. C'est son ami, le Curé de Torcy qui lui révèle qu'il a acheté "une affreuse teinture". (JC,1190). Son ami lui rappelle aussi qu'ils sont, gens de compagnie, plus ou moins fils d'alcooliques (JC,1190) :

Tôt ou tard, tu l'aurais sentie,
cette soif, une soif qui n'est
pas tienne, après tout, et ça
dure, va, ça peut durer des siècles,
une soif de pauvres gens, c'est un
héritage solide! (JC,1191)

INTELLIGENCE ET REVE

Le Curé d'Ambricourt est de la race des plus pauvres et il partage ainsi les défauts de sa race, mais il est intelligent. Il est certainement le plus intelligent des trois prêtres saints de Bernanos, quoiqu'il partage leur simplicité d'esprit.

Il est si intelligent que lorsque le Doyen de Blangermont lui parle, il n'écoute paradoxalement pas et l'admet:

Je suis toujours assez mal une conversation de ce genre, car mon attention se fatigue vite lorsqu'une secrète sympathie ne me permet pas de devancer mon interlocuteur et que je me laisse, comme disaient mes anciens professeurs, "mettre à la traîne"...(JC,1085)

M.le Doyen avait commencé son monologue en disant: " Dieu nous préserve (...)des saints! " (JC,1082) et il le termine en déclarant, pour excuser cette exclamation matérialiste: "Mais il faut vivre." (JC,1085). L'essentiel de son message se trouve sans sa remarque: " L'Eglise possède un corps et une âme: il lui faut pourvoir aux besoins de son corps." (JC,1083). Tout aussi impulsif dans ses réactions que Donissan ou Chevance, le Curé répond: " Il faut vivre, c'est affreux! " (JC,1085). Dans la pensée du Curé d'Ambricourt le christianisme a donné une âme à la société: "(...) une âme à perdre ou à sauver." (JC,1066). Vivre, tout simplement pour vivre est affreux parce que ce sont les âmes qui comptent. B. Halda explique cette attitude des prêtres saints:

La force du saint est de soustraire son âme à la pesanteur d'ici-bas sans rompre avec la vie(...). Ainsi reste-t-il tourné vers l'éternité. 3

Le Curé admet, avant de mourir, qu'il a aimé naïvement les âmes et il ajoute entre parenthèses: " je crois d'ailleurs que je ne peux aimer autrement." (JC,1255)

Le Doyen le trouve un peu suspect: " Je vous soupçonne d'être poète." (JC,1086). Le Curé est poète en ce qu'il partage une qualité essentielle avec le poète: il est rêveur. Mais c'est en étant rêveur qu'il arrive à comprendre son destin.

La vérité est que depuis toujours
c'est au jardin des Oliviers que
je me retrouve (...) (JC,1187)

Il ajoute qu'il se trouve dans ce jardin, à ce moment où Jésus demande à Pierre s'il dort (JC,1187). Cette pensée du jardin des Oliviers amène le Curé d'Ambricourt à la révélation que son destin est d'être prisonnier de la Sainte Agonie. Le Curé de Torcy, cependant, ne saisit que le fait que son jeune ami, qui est selon lui un "va-nu-pieds" (JC,1077), est en train de se laisser prendre par le rêve.

" Qu'est-ce qui te prend. (...)
Mais tu ne m'écoutes même pas,
tu rêves. Mon ami qui veut
prier ne doit pas rêver." (JC,1187)

Cependant le Curé d'Ambricourt est lucide et il ne sombre pas dans ses rêves comme Donissan. Le prêtre est conduit par le rêve, mais celui-ci est le rêve de sa vocation.

Il est assez intelligent pour sentir une horreur des gens lettrés, surtout du prêtre lettré (JC, 1033). Il ne partage point l'ambition de l'intellectuel. Encore une

fois pour avoir une idée de ce trait du Curé d'Ambricourt
il faut se fier aux opinions des autres, surtout du Curé de
Torcy:

" Tu n'as pas l'ombre d'amour-propre,
et il est difficile d'avoir une
opinion sur tes expériences, parce
que tu les fais à fond, tu t'engages."
(JC,1102)

LA VOCATION DE L' AMITIE

Je crois que la plus grande qualité du Curé d'Ambricourt
est ce que le Chanoine Durieux nomme: "la vocation de l'amitié"
(JC,1065), sauf que le chanoine n'apprécie pas trop cette
qualité de caractère:

" Vous avez la vocation de l'amitié
(...). Prenez garde qu'elle ne
tourne à la passion. De toutes,
c'est la seule dont on ne soit
jamais guéri." (JC,1065)

Le Curé de Torcy aussi a ses doutes sur la vocation de
l'amitié: " Un vrai prêtre n'est jamais aimé, retiens ça."
(JC,1039).

Le plus frappant exemple de cette vocation de l'amitié
est offert lorsqu'il rencontre un homme de son âge: M.Olivier,
neveu de la comtesse de sa paroisse. Ils font connaissance
sur la route... Le curé, qui a une très mauvaise santé, s'est
arrêté pour reprendre son souffle et c'est alors qu'Olivier,

au lieu de le dépasser avec sa motocyclette, s'arrête et offre de l'amener à Mezargues. Leur rencontre imprévue est une des plus belles scènes du roman.

Le jeune prêtre et le jeune militaire ne se connaissent pas, mais lors de cette rencontre ils se considèrent comme amis. Il me semble aussi, comme le dit Aaraas, que " (...) ce rêve éblouissant tient sa splendeur de l'imminence de la mort (du curé)." ⁴

Le curé est frappé par le respect qu'Olivier lui témoigne. Le curé accepte d'aller sur la motocyclette d'Olivier en disant qu'il est fort probable que personne ne les verra de là à Mezargues: " Je ne voudrais pas qu'on se moquât de vous." (JC, 1212). La réponse d'Olivier est surprenante: " C'est moi qui suis un imbécile." (JC, 1212). Cette humilité d'Olivier envers ce saint prêtre rappelle l'humilité de Menou-Segrais devant Donissan, lorsqu'il lui dit: " ... Mais c'est vous qui me formez." (SSS, 133).

Il est évident que le prêtre fait une si grande impression sur Olivier que ce dernier se sent pris d'humilité. Il dit au curé, sans embarras, : " Vous me plaisez beaucoup (...). Nous aurions été amis." (JC, 1214). Et alors ce jeune militaire commence à parler, et il semble parler de ce qui lui tient le plus à coeur. Le curé, en plus de cette " vocation de l'amitié" a aussi le don de faire parler les gens.

Il possède un visage qui semble être familier à autrui et cela engage à lui parler. Olivier dit que le curé ressemble aux militaires (JC, 1215) sauf que son visage (d'après Olivier

toujours) semble usé par la prière (JC,1216). Cette observation est renforcée par une remarque du Curé de Torcy: " Tu n'es pas fait pour la guerre d'usure." (JC,1222).

Mais c'est le jeune et malade docteur Laville qui comprend pourquoi le visage du curé est si touchant. Laville voit dans le visage du curé l'incarnation et l'histoire de sa pauvreté et donc de la pauvreté: " (l'histoire) de la vôtre est inscrite dans chaque ride de votre visage, et il y en a! " (JC,1236). Tout comme Olivier, Laville se sent étrangement proche du jeune prêtre qui est quand même si éloigné de lui de caractère:

En vous voyant, tout à l'heure,
j'ai eu l'impression désagréable
de me trouver devant... devant
mon double. (JC, 1236)

Peut-être que le docteur Laville voit, dans le visage du curé, une enfance de pauvreté qu'il a rejetée lui-même pour la pratique médicale.

Un autre médecin, le docteur Delbende, qui est tout aussi athée que Laville, entretient, également comme un lien avec le Curé d'Ambricourt:

" (...) vous avez des yeux qui me plaisent. Des yeux fidèles, des yeux de chien. Moi aussi, j'ai des yeux de chien. (...) nous sommes de la même race, une drôle de race." (JC,1092)

LE CURE ET SA PAROISSE

Dès le début du journal on comprend que le Curé d'Ambricourt s'engage à fond pour que vive sa paroisse. Il sait qu'elle est "dévorée par l'ennui " (JC,1031) et il se sent impuissant, tout comme Donissan et Chevance, et seul (JC,1031). Il sait aussi que toutes les paroisses d'aujourd'hui ressentent ce même ennui (JC,1031) et il comprend le danger de cet état spirituel:

Quelque jour peut-être la contagion nous gagnera, nous découvrirons en nous ce cancer. (JC,1031)

Ce qu'il ne sait pas encore, c'est qu'il est , en vérité, lui-même atteint d'un cancer et qu'il n'a que trois mois à vivre. Il est ignorant à ce moment de son mal comme il ignore qu'il a pour destin d'être prisonnier de la Sainte-Agonie. Cependant il est conscient de cet ennui, surnois comme le cancer, et il a l'impression qu'il est voué au sacrifice pour ce village qui lui échappe:

Quoi que je fasse, lui aurais-je donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang (et c'est vrai que parfois j'imagine qu'il m'a cloué là-haut sur une croix, qu'il me regarde au moins mourir), je ne le posséderais pas. (JC,1061)

Il est en vérité en train de mourir, et il comprendra plus tard qu'il souffre pour autrui, mais, il n'a d'abord que cette impression passagère.

Le premier signe de souffrance spirituelle chez le prêtre survient la même nuit que le docteur Delbende se suicide. Aaraas dit que le curé partage le désespoir qui mène le docteur au suicide.⁵ Ce mystère de la communion des saints s'est manifesté entre Cénabre et Chevance dans L'Imposture. Chevance est tombé très malade lorsque la crise spirituelle de Cénabre s'est aggravée. Donissan a voulu souffrir pour tous dans Sous le Soleil de Satan.

Mais le Curé d'Ambricourt est le premier à porter témoignage: " Il y a une communion des saints, il y a aussi une communion des pécheurs." (JC, 1139). Il est averti de la communion des saints à travers la souffrance, mais il ne se croit pas saint. Il se croit un prêtre ordinaire (JC, 1235).

Cependant ce prêtre "ordinaire" s'est donné un programme dont il parle au début de son journal. Ses confrères n'hésitent pas à le décourager. On lui dit qu'il rêve:

On n'a pas eu beaucoup de mal à me démontrer que son exécution, même partielle, exigerait des jours de quarante-huit heures et une influence que je suis loin d'avoir, que je n'aurai peut-être jamais. Heureusement l'attention s'est détournée de moi (...). (JC, 1055)

Il va quand même essayer de réaliser son programme. Il a un enthousiasme naturel: "(...) j'attends toujours un cri du coeur, un élan qui réponde au mien." (JC,1060) et il a une espérance non seulement pour sa paroisse, mais pour un monde qui, par sa misère, mérite d'être sauvé:

(...) je crois qu'une telle misère
qui a oublié jusqu'à son nom, (...),
doit se réveiller un jour sur
l'épaule de Jésus-Christ. (JC,1071)

LA NUIT SPIRITUELLE DU CURE D'AMBRICOURT

Malgré son enthousiasme, le jeune curé connaît le double handicap de sa maladie comme de l'attitude de sa paroisse. Cette paroisse est, comme on l'a dit, rongée par l'ennui et souillée par une luxure qui affecte même les plus jeunes. Le curé doit faire face à un mépris général.

On lui avait donné trois bouteilles de vin et le curé avait cru que cela était un cadeau: ainsi se trouve-t-il endetté et jugé comme ayant insulté un commerçant. Les jeunes l'ont nommé "Triste à vir" (JC,1109) à cause de la tristesse de son visage.

Il organise une classe de catéchèse, et lorsqu'il loue l'attention de sa meilleure élève, elle lui répond: " C'est parce que vous avez de très beaux yeux." (JC,1051). Il veut en parler à la mère mais, celle-ci refuse l'idée que sa fille, Séraphita, soit si précocce et coquette (JC,1108). Même son

amitié avec le jeune Sulpice est vue d'un oeil mauvais par la paroisse. Il reçoit une lettre anonyme qui lui dit: "Filez!" (JC,1110).

Le curé commence à dormir mal, et, s'il dort, son sommeil est traversé de cauchemars (JC,1111). Il n'est plus capable de prier quoiqu'il veuille prier. Il comprend que " (...) le désir de la prière est déjà une prière (...) " (JC,1111) mais il ne tire aucun réconfort de cette idée:

Derrière moi il n'y avait rien.
Et devant moi un mur, un mur
noir. (JC,1111)

Il saura plus tard que le docteur Delbende a été trouvé tué par son fusil, et qu'il est fort probable qu'il s'est suicidé. Aaraas interprète la souffrance du curé si sensible aux souffrances des autres, en écrivant que le prêtre s'offre lui-même en médiateur spirituel d'une rédemption ⁶ :

Dans un acte d'amour suprême, il réunit autour de lui quelques êtres désespérés mais fiers dont il partage l'agonie spirituelle, les faisant ainsi participer à sa mission corédemptrice. ⁷

Le docteur Delbende est le premier de ces êtres. La même nuit que le docteur est mort, le curé souffre d'un désespoir d'agonie: " Je suis moi-même nuit." (JC,1113). Son désespoir est si fort qu'il devient indifférent à tout:

C'est le désir des biens éternels
qui compte. Il me semble que je
ne les désire plus. (JC,1117)

Le Curé d'Ambricourt est, il est vrai brièvement, l'ami d'Olivier et du Curé de Torcy, mais il s'attache aussi aux athées tels que les docteurs Delbende et Laville. Ces liens qui se forment entre le curé et autrui ne sont pas toujours plaisants pour lui. Il dit au docteur Laville: " Laissez-moi partir maintenant" (JC,1239) parce qu'en vérité, dit-il: " Nous étions prisonniers l'un de l'autre." (JC,1237).

Tout comme Laville et le Curé d'Ambricourt se sentent prisonniers l'un de l'autre, ce dernier est emprisonné dans sa nuit spirituelle. Il aura souvent envie de courir se plaindre à son ami, le Curé de Torcy, mais il comprend que cela briserait la seule communion qui lui est laissée:

Si je cédaï à la tentation de me
plaindre à qui que ce fût, le der-
nier lien entre Dieu et moi serait
brisé, il me semble que j'entrerais
dans le silence éternel. (JC,1130)

LE CHATEAU

Pendant qu'il endure l'épreuve de cette nuit spirituelle, il commence à oeuvrer en prêtre saint. Il en vient à utiliser ce don - qu'il partage avec les autres prêtres saints de Bernanos - de lire dans les âmes et il ne le nie pas, même

devant la comtesse:

- Vous avez le pouvoir de lire
dans mon coeur, peut-être?
-Je crois que oui, madame. (JC,1147)

Nettelbeck note l'état d'épuisement complet du prêtre lorsqu'il entre en lutte avec la comtesse et sa fille Chantal ⁸ et il écrit:

(...) il s'agit d'une purification de l'être pour permettre une confrontation directe entre Dieu et l'âme qui vient de s'ouvrir. ⁹

En d'autres termes, le curé est tout aussi dépouillé que Donissan l'était en arrivant au confessionnal pour la dernière fois ("le saint de Lumbres à l'agonie n'a plus commerce qu'avec les âmes." (SSS,275)). Le curé, à l'agonie, va s'engager à fond dans l'affrontement des malheurs de la famille du comte.

L'histoire de la famille du comte est simple. La fille, Chantal, adore son père autant qu'elle n'aime pas sa mère. Mais elle est enragée lorsqu'elle apprend qu'il y a un lien entre sa gouvernante, Mlle Louise, et son père. La comtesse qui prétend être indifférente aux infidélités de son mari, ne s'intéresse qu'à son fils mort.

Chantal dit au curé qu'elle va tuer sa gouvernante ou se tuer (JC,1132). Le curé devine que la jeune fille a une

note, sur son intention de suicide, dans son sac:

- Donnez-moi la lettre, la lettre
qui est là, dans votre sac. Donnez-
la- moi sur-le- champ!
(...)
- Vous êtes donc le diable! a-t-elle
dit. (JC,1137)

Elle lui donne la lettre. De la même manière que le timide Abbé Chevance s'est fait autoritaire devant l'attitude mensongère de l'Abbé Cénabre, le Curé d'Ambricourt comprend le jeu de Chantal qui déclare n'avoir qu'un sentiment: l'amour de son père (JC,1138) :

Ne prononcez pas ce mot d'amour
(...), vous en avez perdu le
droit, et sans doute le pouvoir.
(JC,1139)

Et il explique à la jeune fille qu'elle ressemble tout juste à cette gouvernante qu'elle déteste:

(...) vous vous croyez bien loin
d'elle, alors que votre haine et
sa faute sont comme deux rejetons
d'une même souche. (JC,1139)

Il s'agit de cette communion des pécheurs qui font d'eux
" une même chair pécheresse" et des " compagnons pour
l'éternité" (JC,1139).

Donissan et Chevance ont l'impression que leurs efforts
dans l'établissement de rapports avec autrui se soldent

par des échecs. Mais le Curé d'Ambricourt (malgré son effroi au souvenir de sa témérité: "Qu'ai-je fait!" (JC,1139)), a l'impression qu'il a atteint l'âme de Chantal:

Et pourtant je ne sais quel pressentiment m'assurait que c'était là son plus grand et dernier effort contre Dieu, que le péché sortait d'elle. (JC,1139)

Dans la nuit, il se réveille avec la certitude de s'être entendu appeler (JC,1140). Donissan avait entendu un appel, un cri de la petite Mouchette (SSS,193) et Chevance était en vérité appelé par Cénabre. Le Curé d'Ambricourt aussi perçoit un appel. Il ne sait pas d'où vient ce dernier mais, le jour venu, il s'en va voir la comtesse " sous le premier prétexte venu" (JC,1145).

Comme les Abbés Donissan et Chevance, le Curé d'Ambricourt ira jusqu'au bout de ses forces dans son effort pour aider la comtesse. Il se rend compte aussi du danger couru:

Les paroles que je venais de prononcer me frappaient de stupeur. Elles étaient si loin de ma pensée un quart d'heure plus tôt! Et je sentais bien aussi qu'elles étaient irréparables, que je devrais aller jusqu'au bout. (JC,1146)

Ce prêtre, qui n'a pas pu prier quand il était seul avec son désespoir, ne cesse de prier pendant son entrevue avec la

comtesse (JC,1161). Il sait aussi s'effacer devant le pouvoir souverain: " Et maintenant , vous voilà enfin,face à face, Lui et vous." (JC,1160) et il aura l'impression:

(...) que nous n'étions (dit-il) ni
l'un ni l'autre dans ce triste
petit salon, que la pièce était vide.
(JC,1161)

La comtesse avait fait porter sur sa fille et son mari la responsabilité de la mort de son fils nouveau-né, mais le curé lui fait comprendre que cette haine même qu'elle nourrit contre ses proches l'éloigne de son fils, dans la vie et dans la mort; c'est à dire pour l'éternité:

- Dieu l'a éloigné de vous pour un temps, et pour votre dureté...
- Taisez-vous!
- La dureté de votre coeur peut vous séparer de lui pour toujours.
(JC,1156)

Il lui explique qu'en fermant son coeur à sa fille et à son époux, elle ferme son coeur à tout amour, même pour ce fils mort. Mais le prêtre s'adresse à elle en des termes d'une force éblouissante:

Ce que je puis vous affirmer néanmoins, c'est qu'il n'y a pas un royaume des vivants et un royaume des morts, il n'y a que la royauté de Dieu, vivants ou morts, et nous sommes dedans. (JC,1161)

Elle lui dit qu'elle aurait voulu fuir le royaume de Dieu, mais le prêtre répond, à propos de toute pensée impie, de tout blasphème de sa part: "Cela est déjà fait, ma fille..." (JC,1162).

En fin de compte il lui dit: "Donnez-tout." (JC,1163). Chevance avait dit à Cénabre de tout quitter, de tout rendre (IMP,352), mais il avait vu périr l'âme de l'écrivain (IMP, 356). Donissan avait vu Mouchette s'éloigner de lui en se rebellant (SSS,203), bien qu'il lui eût expliqué les profondeurs de son âme. Le Curé d'Ambricourt aura une vision de la comtesse, morte sans s'être repentie.

C'est vrai que je la voyais, ou
croyais la voir, en ce moment,
morte. Et sans doute l'image qui
se formait dans mon regard a dû
passer dans le sien, car elle a
poussé un cri étouffé(...) (JC,1152)

Plus que Donissan ou Chevance, le Curé d'Ambricourt a le don de communiquer avec les âmes d'une façon presque quotidienne. Il y a très peu de surnaturel ici. La scène se termine dans la paix. Le curé bénit la comtesse. Et quoiqu'elle ait lancé dans le feu le médaillon contenant une mèche de cheveux de l'enfant mort, quoique le curé ait essayé de retirer ce souvenir du foyer (JC,1164), ils sont tous les deux contents, lorsqu'ils se disent adieu.

Cependant, cette nuit-là, la comtesse meurt et sa fille Chantal, ayant entendu l'entrevue, raconte que le curé avait

forcé la comtesse à lancer le médaillon dans le feu. Le pauvre curé se trouve accusé de la mort de la comtesse.

Il a reçu une très gentille lettre de la comtesse lui disant: " (...) je suis heureuse. Je ne désire rien." (JC, 1165), mais il ne la montre à personne. Les derniers moments de cette femme sont chose sacrée pour lui. Il devra supporter que les autres pensent mal de lui. Il renoncera à se justifier.

Comme Donissan, le Curé d'Ambricourt a pu donner une paix qu'il ne possédait pas lui-même à une autre âme et il se réjouit:

O merveille, qu'on puisse ainsi
faire présent de ce qu'on ne
possède pas soi-même, ô doux
miracle de nos mains vides!
(JC, 1170)

Estève écrit que le prêtre est dévoré par l'amour des autres.¹⁰ Il refuse de se défendre, devant la froideur du comte et les allusions de l'oncle du comte, M. le Chanoine de la Motte - Beuvron.

Le chanoine fera au curé quelques remarques qui ressemblent étrangement à celles qu'a faites le Chanoine Menou-Segrais à Donissan. Menou-Segrais avait dit à Donissan : " On va vous prendre pour un fou, mon garçon," (SSS, 217). La Motte-Beuvron dit semblablement au curé:

Quand vous leur affirmeriez que
deux et deux font quatre, ils
vous prendront encore pour un
exalté, pour un fou. (JC,1174)

Les deux chanoines soulignent aussi la simplicité d'esprit de
chaque prêtre. Menou-Segrais avait apprécié la simplicité
de son curé, sachant que " (...) cette simplicité désarme
l'esprit du mal même." (SSS,219). La Motte-Beuvron explique
ainsi l'attitude commune devant la simplicité du Curé
d'Ambricourt:

(...) ces gens ne haïssent pas votre
simplicité, ils s'en défendent, elle
est comme une espèce de feu qui les
brûle. (JC,1174)

LA MORT DU CURE DE COMPAGNE

Malgré le scandale soulevé et malgré sa maladie, le curé
sort pour faire ses visites aux maisons éparses de sa paroisse.
Il marche dans la nuit, tout seul, ne pensant qu'aux autres,
mais toujours très humain dans ses préoccupations:

De temps en temps, je consultais
furtivement mon petit carnet, je
barrais les noms à mesure, la liste
me paraissait interminable. (JC, 1196)

Une vision de la Vierge-Enfant l'accompagne jusqu'au moment

où, dans sa fatigue et sa douleur, il tombe et perd conscience.

Il revient à lui grâce à l'aide de la jeune Séraphita qui lui dit qu'il avait vomi. Elle l'aide à se remettre en route, tout en lui confessant qu'elle avait été horriblement jalouse de lui (JC, 1200).

Revenu chez lui, il comprend qu'il avait vomi du sang, mais la paroisse pense alors qu'il n'est, lui aussi, qu'un ivrogne. Le curé commence à avoir peur de la mort (JC, 1209). C'est alors que sa rencontre avec M. Olivier lui redonne une joie de vivre et un sentiment de sa jeunesse.

J'ai compris que la jeunesse est bénie - qu'elle est un risque à courir - mais ce risque même est béni. Et par un pressentiment que je n'explique pas, je comprenais aussi, je savais que Dieu ne voulait pas que je mourusse sans connaître quelque chose de ce risque - juste assez peut-être, pour que mon sacrifice fût total, le moment venu... (JC, 1211-1212)

Max Milner explique que la rencontre avec Olivier restitue un sens à la mission du prêtre.¹¹

Son sacrifice semble lui déchirer le coeur lorsque, au cabinet du docteur Laville, il apprend qu'il va mourir; il est écrasé par son amour du monde visible.

" Est-ce possible? L'ai-je donc tant aimé? " me disais-je. Ces matins, ces soirs, ces routes. (JC, 1241)

Il est si sensible à la beauté du monde que le fait de mourir dans la laideur sera une plus grande épreuve...

Après sa consultation du docteur Laville, le prêtre, se trouvant sans argent, s'en va chez son ami du séminaire: Dufréty. Dufréty est un prêtre qui a quitté l'Eglise. Le Curé d'Ambricourt, après avoir vu la carte de visite: " Louis Dufréty, représentant", note: " C'était horrible." (JC, 1243) Le curé est dégoûté par l'état d'âme de Dufréty et par la laideur du lieu où il loge. Ce sentiment de dégoût est pernicieux:

Je n'étais que trop tenté de dégoût
vis-à-vis de ma propre personne, et
je sais le danger d'un tel sentiment
qui finirait par m'enlever tout
courage. (JC, 1244)

Le curé sait qu'il doit se réconcilier avec lui-même (JC, 1244), ce que Donissan n'a pas pu faire. Le Curé d'Ambricourt veut mourir en toute humilité: " (...) je voudrais maintenant que ma mort fût petite (...)" (JC, 1245). Chevance n'a pas voulu mourir et il l'a dit. Donissan a voulu mourir, mais ce désir était l'expression de son désespoir. La seule plainte du Curé d'Ambricourt concerne la laideur de l'endroit où il meurt. A un certain moment il crie: " Je ne veux pas mourir ici!" (JC, 1246). Mais enfin il y meurt, tranquillement, réconcilié avec lui-même, sachant qu' " Il est plus facile que l'on croit de se haïr. La grâce est de s'oublier." (JC, 1258)

Il comprend son destin beaucoup mieux que Chevance ou Donissan ne se comprennent. Il sait qu'il devait mourir jeune parce que, dit-il, " Il n'y avait pas de vieillard en moi. Cette assurance m'est douce." (JC, 1254). Il se rend compte qu'il triomphe dans les petites joies (JC, 1255). Le Curé d'Ambricourt n'a pas cette idée de renoncer à son salut comme a voulu le faire Donissan. Il n'agonise pas comme un Chevance inquiet du destin de l'âme de Cénabre. Si Donissan était le reflet de la colère de Bernanos et Chevance un exemple de son inquiétude des âmes, la création du Curé d'Ambricourt répond à un moment de grâce dans la vie de l'écrivain.

Le petit curé d'Ambricourt est
le confident de la consolation
de l'écrivain qui semble avoir
épuisé le gros de sa colère. 12

Le curé meurt en demandant que ce pauvre Dufréty l'absolve. Dufréty hésite à agir en prêtre, étant donné qu'il a quitté l'Eglise, mais le Curé d'Ambricourt lui dit: " Qu'est-ce que cela fait? Tout est grâce." (JC, 1259)

Cet espoir, cette jeunesse, ce sens de la pauvreté liés à cette intelligence de poète, de rêveur et à une certaine gaieté d'esprit ¹³ se combinent pour composer un homme qui a vraiment vécu dans l'esprit chrétien, selon les convictions de Bernanos.

L.Moch exprime ainsi la beauté des prêtres saints:

A cette Eglise de médiocres curés et de pires évêques s'oppose, non pas une phalange, ils sont trop peu nombreux pour faire corps, mais ça et là une figure isolée d'homme pénétré du christianisme des routes de Galilée. 14

Avec le portrait du Curé d'Ambricourt l'image du prêtre saint a grandi chez Bernanos. Il va laisser ce caractère de prêtre saint pour mettre sa colère et son talent d'écrivain à la tâche de peindre ces "médiocres curés", c'est à dire les prêtres dans le siècle et aussi de faux prêtres tels que l'Abbé Cénabre.

Chapitre IV

Faux prêtres et prêtres manqués

QUATRE " PRETRES "

Il y a toute une succession de prêtres qui peuplent les pages des romans de Bernanos, mais cela n'empêche que chacun présente son individualité, s'il est vrai que " le monde romanesque de Bernanos est avant tout un monde de personnages." ¹ On a vu que, quoique les prêtres saints aient des qualités communes, ils ont des caractères très différents. On verra aussi chez les prêtres médiocres et séculiers que ressemblances et dissemblances abondent.

Mais il y a certains prêtres qui ne se ressemblent que par le fait qu'ils contredisent leur état, c'est à dire la prêtrise. Ils sont quatre: l'Abbé Cénabre, personnage central de L'Imposture, Dufréty, ami de séminaire du Curé d'Ambricourt dans le Journal d'un curé de campagne, le nouveau Curé de Mégère dans Un Crime et le jeune Curé de Fenouille dans Monsieur Ouine.

Parmi ces quatre personnages à problèmes, on peut établir des liens entre l'Abbé Cénabre et le Curé de Mégère autant qu'entre Dufréty et le Curé de Fenouille. Cénabre et le Curé de Mégère représentent un mensonge délibéré. Ce sont de faux prêtres. Dufréty et le Curé de Fenouille se rapprochent par leur incompréhension mutuelle de la prêtrise. Ce sont des prêtres qui perdent leur paroisses.

Lorsque Dufréty reprend contact avec le Curé d'Ambricourt, il a déjà quitté l'Eglise et à la fin de Monsieur Ouine le Curé de Fenouille doit quitter sa paroisse.

Jessie Gillespie affirme que Cénabre est en tête de tous ces prêtres car il incarne en lui leur "imposture" à tous.² Cependant si Cénabre est l'imposteur le plus caractérisé parmi ces prêtres, il n'est pas le plus audacieux. Le Curé de Mégère est, au vrai, un usurpateur, puisqu'il est une femme. Celle-ci s'appelle Evangéline, elle a vingt-sept ans et elle est la fille d'une religieuse.

LE CURE DE MEGERE

Evangéline prend la place du vrai curé, en le tuant avant qu'il n'arrive à sa nouvelle paroisse. Le vrai curé a rencontré Evangéline en route vers un premier crime. Il semble qu'il l'ait rencontrée de nouveau lorsqu'elle revenait du meurtre de sa tante. Ceci fait penser à Simone Alfieri et au jeune prêtre qui croisent leurs chemins par hasard deux fois à la fin d'Un Mauvais Rêve. La différence est qu'Evangéline tue ce Curé de Mégère et réussit à prendre sa place pendant quelques jours dans la paroisse, avant de fuir ce lieu de ses crimes.

Il est intéressant de noter que la mère d'Evangéline, devenue gouvernante, a élevé sa fille dans une atmosphère de honte et de fuite, dans sa peur qu'on découvre le secret

de son passé religieux. A travers la honte obsédante de sa mère, Evangéline a beaucoup appris sur la manière de jouer un rôle de prêtre, jusqu'au point de vouloir le jouer elle-même:

(...) elle avait réellement vécu tout éveillée un sinistre cauchemar, où de plus lucides eussent reconnu une à une les images aberrantes nées du remords maternel, cette obsession du prêtre, de ses manières, de son langage qui avait empoisonné tant d'années la conscience bourrelée de l'ancienne religieuse. (CRI,870-871)

Ce qui fascine dans l'histoire de ce faux prêtre est le fait qu'il est accepté par tous ceux qui le rencontrent. A vrai dire, le Curé de Mégère est non seulement accepté, il réussit à gagner la confiance et la fidélité de plusieurs paroissiens dès son arrivée au milieu de la nuit. Relevons en particulier les sentiments de la vieille bonne du presbytère de Mégère:

Elle ne devait jamais oublier ce sourire qui, si vite, avait conquis son coeur, gagné sa fidélité pour toujours. Eut-elle dès ce moment le pressentiment qu'il serait la consolation de sa dernière heure, la suprême vision qu'elle emporterait de ce monde (...)? (CRI,734)

Ce faux prêtre réussit à charmer comme n'a pu le faire aucun des prêtres saints. Un jeune clergeron du nom d'André

sera si épris du prêtre qu'il le suivra dans sa fuite. Même le docteur de Mégère dira: " C'est un mystique de la grande espèce, raisonnable et passionné." (CRI, 783). Le juge surtout est frappé par ce curé étrange: " Vous êtes réellement extraordinaire! Le prêtre le plus extraordinaire que j'aie jamais vu." (CRI,789).

Le petit clergeron est conscient du danger du charme exercé par le curé, quoiqu'il n'y résiste pas. Il dit au juge que le regard du curé est si doux qu'il fait peur. (CRI, 810). Il est jaloux: " Tout le monde l'aime, dit-il avec un rire amer." (CRI,851). Evangéline elle-même a des sentiments mêlés quant à son pouvoir de charmer les gens. Elle perçoit que peut-être cela lui a nui autant que cela l'a aidée dans sa vie:

J'éveille la sympathie - quelle expression ignoble! - je pense l'avoir éveillée dès le berceau, bien avant de savoir ce que c'était. Le sais-je même encore aujourd'hui? Car j'ai subi cette fatalité sans la comprendre.
(CRI,856)

Evangéline vit un mensonge en prenant la place du curé et elle comprend que le mensonge mène à la destruction. Elle l'avoue au petit clergeron: "(...) devant moi, il n'y a plus de route." (CRI,857). Elle lui explique que le mensonge, qui est dans le rêve, s'impose à tous:

Rêver, c'est se mentir à soi-même,
et pour se mentir à soi-même il
faut d'abord apprendre à mentir
à tous. (CRI,860)

Dans la lettre qu'elle écrit avant de se suicider, elle fait un double aveu qui peut éclairer l'imposture de l'Abbé Cénabre: "J'ai aimé le mensonge(...)." " Seulement il finit par tuer. Il me tue." (CRI,863).

L'ABBE CENABRE

L. Moch dit que le prêtre imposteur est sublime, lui aussi, à sa façon.³ L'histoire de l'Abbé Cénabre l'est peut-être par le fait qu'il a bâti sa vie sur un mensonge sur sa foi, mensonge le plus complet.

Deux romans: L'Imposture et La Joie retracent l'histoire de la désintégration de ce prêtre célèbre, à partir du soir où il admet pour la première fois: " Je ne crois plus" (IMP, 333) jusqu'au jour où il perd la raison cinq mois plus tard.

L'histoire de Cénabre est aussi l'histoire du prêtre sans vocation. Enfant, il était honteux de sa pauvreté à laquelle il échappe par le séminaire:

(...) élève assidu, séminariste exact, prêtre en apparence irréprochable, il semblait n'avoir connu d'autres passions que l'austère ambition de l'homme d'études. (J,712)

Cénabre était orphelin d'un père alcoolique et d'une mère laveuse. Il fuit la pauvreté dans une carrière ecclésiastique; comme le dit l'auteur, la clé de sa vie est cette hypocrisie presque absolue (IMP,362).

Trop fier pour se contenter des
seules apparences, trop fin pour
n'en pas reconnaître la fragilité,
il avait contraint jusqu'à son
âme. (IMP,363)

Bernanos décrit le mensonge de Cénabre comme un dédoublement de l'être (IMP,363) qui continue jusqu'à ce que, comme l'a dit Evangéline, il n'y ait plus d'issue:

(...) l'être double atteint son
point de perfection, son horrible
maturité, connaît qu'il n'y a
plus de place pour lui sur la
terre, et va se dissoudre dans la
haine surnaturelle dont il est né.
(IMP,365)

Contrairement aux prêtres saints qui se négligent presque entièrement dans leur amour pour les autres, Cénabre ne fait que se refermer sur lui-même. Il devient hagiographe, dont la spécialité est de décrire la vie des petits saints. Il s'intéresse en particulier à leur vie surnaturelle qu'il ne peut pas comprendre. En faisant leur portrait, il les réinvente selon son propre caractère:

Anxieux de se fuir, d'ailleurs épris
 au fond de ces personnages imaginaires
 qu'il substitue presque inconsciem-
 ment aux vrais, qu'il s'efforce de
 croire vrais, au terme de sa route
 oblique, hélas! il ne rencontre que
 lui, toujours lui. (IMP,330)

Cénabre ne nie pas le surnaturel; au contraire, il a
 le goût du miraculeux (IMP,329). Il entreprend l'étude des
 saints avec une curiosité sans amour (IMP,329) et, petit à
 petit, toute possibilité de croyance s'évanouit jusqu'au
 soir où " Il se voit nu." (IMP,330). Il a bâti sa vie en ne
 croyant pas, mais avec la prétention de croire, et alors le
 jour est venu où il ne peut plus croire. Dans Les Enfants
Humiliés, Bernanos dit que le mensonge est un parasite ⁴, et
 dans le cas de Cénabre ce parasite est finalement devenu le
 maître.

L'Abbé Cénabre enrage de ne rien sentir; il ne comprend
 pas qu'il est possédé par ce rien. Il se dit:

" Il n'est pas possible que Dieu
 meure en toi sans cérémonie, sans
 éclairs et sans tonnerre." (IMP,335)

C'est alors qu'il appelle l'Abbé Chevance. Il a besoin d'un
 témoin(IMP,336).

La vérité est que Cénabre ne peut plus jouer son jeu
 une fois qu'il a reconnu son mensonge. Il n'a qu'à " Laisse(r)
 Dieu revenir de lui même(...) " (IMP,344), comme le suggère

Chevance, ou bien sombrer dans la folie, ou le suicide.

Bernanos a lui-même écrit:

L'imposteur n'est peut-être sorti
qu'une seule fois, mais il n'a pu
rentrer. C'est bien joli de dire
qu'il le fait exprès, qu'en sait-
on? 5

Bernanos affirme aussi que l'imposteur défendra son imposture comme sa vie, car elle est sa vie.⁶ Cénabre a tenté de sortir de son mensonge, quoique pour lui ce fût trop tard. Le fait qu'il admet qu'il ne croit plus et qu'il appelle Chevance atteste un élan de sincérité. Cependant son orgueil, instrument de son mensonge, ne le laisse pas libre d'en sortir véritablement. Il a si peur de paraître ridicule qu'il se laisse envahir par le vide, créé par son mensonge. Il reste possédé par le mensonge et il n'a plus le pouvoir de choisir.

Il acceptait, il recevait dans sa
propre nature la force mystérieuse,
il la subissait avec une joie
terrible. (IMP, 348)

Une fois que Chevance est parti, fuyant cette âme perdue, Cénabre se sent bien. Le seule symptôme de sa possession qui lui soit sensible et qui l'ébranle est son propre rire :
" (...) et parfois il riait d'un rire étrange." (IMP, 357).
Ce rire finit par le déconcerter; il l'écoute avec dégoût
(IMP, 361).

Il se dit que c'est un écho (IMP,361), mais il ne peut pas poursuivre plus loin sa réflexion, parce qu'il a perdu le désir et le courage de se voir en face (IMP,365) et de comprendre ce qu'il est devenu. Donc il ne peut qu'accepter ce rire: " De tout son être il l'accepta, le fit sien..." (IMP,367). Trop tard il comprend que " (...) ce rire s'était à présent retourné contre lui, qu'il le déchirait." (IMP,369).

Son dernier effort contre ce néant caractérisé par le manque total d'espoir (IMP,371) et le mépris de soi (IMP, 334) se montre dans le désir de fuir. " Allez-vous-en!" (IMP,354), l'avait supplié Chevance. Le matin venu, il se met en route pour l'Allemagne.

Selon Bernanos cette fuite reste encore un signe d'espérance:

Ce départ marquait sa défaite, mais une défaite acceptée, non pas tout à fait subie, n'est jamais un désastre irréparable. Il cédait le terrain, gardant l'espoir d'une revanche. (IMP,379)

Cénabre veut partir, mais la pensée lui vient qu'il a tout laissé en désordre chez lui, et son revolver (qui a accompagné ses pensées de suicide pendant cette longue nuit) sur la table (IMP,379). Son orgueil lui fait rebrousser chemin.

La difficulté présentée par le personnage de Cénabre est que s'il a bâti sa vie sur un mensonge: la prétention de croire,

comment est-ce qu'il peut perdre la foi et en souffrir? S'il a perdu la foi, il n'est pas entièrement un imposteur. Si, en disant: " Je ne crois plus" il a voulu dire qu'il ne croyait plus en son mensonge, il n'est plus l'imposteur qu'il était.

Bernanos n'ignore pas ce problème. Il admet qu'il ne sait pas si Cénabre est un vrai imposteur ou non, parce que:

Pour mériter le nom d'imposteur, il faudrait qu'on fût totalement responsable de son mensonge, il faudrait qu'on l'eût engendré, or tous les mensonges n'ont qu'un Père, et ce Père n'est pas d'ici. 7

Il faudrait alors penser que Cénabre avait cru en la foi même s'il ne l'avait pas. En perdant toute croyance en la foi en général, il souffre puisque toute issue lui est alors refusée. Quoi qu'on pense de lui, il faut admettre qu'il souffre véritablement et qu'il a peur (IMP,334).

Max Milner cite une lettre de Bernanos, datée d'août 1918, dénonçant la cause de la souffrance:

(...) ce n'est pas l'épreuve qui déchire, c'est la résistance qu'on y fait. Je me laisse arracher par Dieu ce qu'il voudrait que je lui donne. Au premier geste de soumission, tout s'apaise. 8

En se fondant sur cette remarque, on pourrait dire que,

paradoxalement, la grâce est entrée dans la vie de Cénabre le soir où il a admis sa perte de la foi. Van Santen écrit:

(...) chez Bernanos, quand l'enfer
est présent dans la vie d'un homme
(...) la grâce va redoubler ses
forces. 9

Max Milner dit que Cénabre a conduit sur son âme une oeuvre de mort tout comme le fait le Père du mensonge sur les autres âmes.¹⁰ Maintenant que son mensonge est admis, Cénabre est moins imposteur que victime:

Il semblait que les forces ennemies
qui se le disputaient ainsi qu'une
proie cessassent dans le moment
toute feinte, s'étreignissent à
travers lui comme deux combattants
qui se prennent à la gorge au-dessus
d'un cadavre. (IMP, 374)

Estève explique que le désespoir témoigne d'une aspiration à l'amour.¹¹ Il pense aussi que la sincérité de Cénabre dans le péché ne rend pas impossible sa Rédemption.¹²

Pour Bernanos le mensonge est péché. Cénabre n'est point porté aux vices, mais il est, malgré tout, un très grand pécheur. Halda dit que pour Bernanos "l'impureté est dans la pensée plus que dans l'acte."¹³ Dans le même esprit, L.Moch relève la possibilité que Cénabre "se flagelle moralement comme l'abbé Donissan se flagellait physiquement (...)." ¹⁴ Yvon Rivard marque la situation impossible de Cénabre en

disant que le révolté est celui qui tente l'impossible.¹⁵
L'impossible pour Cénabre tient à ce qu'il ne peut pas plus croire que ne vraiment pas croire.

L'Abbé Cénabre est une image de la souffrance, quoique celle-ci soit une souffrance orgueilleuse. Estève reprend une phrase révélatrice de Bernanos parlant de L'Imposture:

L'Imposture est un visage de pierre,
mais qui pleure de vraies larmes.
S'il m'est présenté au jour du
jugement, je n'oserai pas lui dire
en face, " Je ne te connais pas," car
je sais bien qu'il a une part de mon
secret. 16

On pourrait donner à cette remarque une portée plus générale et dire que la souffrance de Cénabre peut, à un moment donné, être ressentie par tout chrétien, parce que nul croyant n'échappe au doute.

LE PECHEUR ET LA SAINTETE

A la fin du roman La Joie, Cénabre apparaît pour la dernière fois, dans sa rencontre avec une autre créature sainte: Chantal, amie de l'Abbé Chevance.

On retrouve un Cénabre transformé. Cet homme viril, aux grandes épaules, a beaucoup maigri et sa voix qui était grave et douce est devenue rauque et courte (J,633). Il a renoncé à ses devoirs ecclésiastiques; il ne va même plus à

l'église (J,634). Il est allé passer quelques jours chez son ami M. de Clergerie, mais, une fois arrivé, il reste presque muet, et passe la plupart de son temps dans sa chambre. Il se plaint d'insomnies et on l'entend marcher dehors la nuit (J, 634).

La réalité est qu'il a voulu fermer son âme à toute joie profonde (J,689).

Cénabre craint que Chevance n'ait pas dissimulé son secret à Chantal avant de mourir, et maintenant il ne montre d'intérêt que pour celle-ci. Se trouvant seul avec elle, il reconnaît tout de suite en elle une âme sainte.

Chantal est à ce moment tourmentée parce que sa joie semble éveiller la haine chez ceux qui l'entourent dans sa maison. Elle a le pressentiment d'une mort horrible. Elle demande à Cénabre:

" Ne puis-je donc vivre? (...)
Veut-on que je désespère?
N'y a-t-il donc nulle part
une place pour moi?

- Ni pour vous ni pour moi,
dit-il après un silence,
avec un calme affecté. (J,697)

Cénabre lui explique comment il peut affirmer cela:

Je vous connais bien (...), j'ai
passé ma vie penché sur des êtres
qui vous ressemblent. (J, 702)

Encore une fois, comme il en était entre Donissan et Mouchette, le Curé d'Ambricourt et la comtesse, Chevance et Cénabre, on retrouve ici le saint et le pécheur liés l'un à l'autre par une destinée singulière. Cénabre croit donner des conseils à Chantal, mais, à vrai dire, c'est elle qui, à travers le baiser qu'elle lui donne sur la main à la fin de leur rencontre (J,705), adoucit la sécheresse de sa souffrance.

Seul, le soir, Cénabre sera comme frappé dans le dos (J,715) par quelque chose qui lui fait perdre sa maîtrise de soi (J, 716). Il est envahi par "un flot de lumière" (J,716) et sent "se desserrer un peu son mensonge" (J,717). Au lieu de se livrer à la folie comme aurait fait tout autre (J,716), il essaie de lutter contre cette expérience de la grâce.

Sa lutte intérieure est interrompue par la cuisinière. Elle lui demande d'aller voir Chantal avec elle parce qu'elle craint que la vie de la jeune fille ne soit menacée. Elle sait que Fiodor, le chauffeur est sous l'effet d'éther et qu'il a déjà battu la bonne.

Cénabre l'accompagne et ils trouvent Chantal et le chauffeur morts. L'abbé est si accablé et par son propre combat et par ce drame qu'il n'a que la force de demander à la cuisinière de réciter le Pater (J, 724). Et c'est en prononçant ces deux mots PATER NOSTER que Cénabre s'effondre pour ne jamais retrouver la raison (J,724).

La lutte entre la raison et la grâce a tué Cénabre.

Il s'apparente étrangement à Donissan par le fait qu'on ne sait s'il meurt croyant ou non. Il me semble qu'il est foudroyé par la grâce comme l'a été Donissan, et que pour la première fois il est libéré de son orgueil par sa souffrance devant la mort de Chantal. Peut-être qu'il souffre et meurt pour elle, tout comme elle est morte pour lui et les autres pécheurs de cette maison. Comme Donissan figurait la sainteté, sans être vraiment un saint, Cénabre est le grand imposteur qui ne réussit pas à jouer son rôle jusqu'à la fin.

A côté des premiers rôles on a les seconds, c'est à dire les prêtres manqués et les prêtres médiocres ou dans le siècle. Ces prêtres sont plus tristes à considérer que les autres, parce qu'ils sont, à leur façon, de faux prêtres aussi. Un prêtre qui quitte l'Eglise est un faux prêtre. Tel est Dufréty.

DUFRETY

Max Milner observe que la différence existant entre le mensonge partiel et le mensonge total est celle qui sépare l'hypocrisie de l'imposture.¹⁷ Si Cénabre se définissait par son imposture, Dufréty se définit par son hypocrisie maladroite.

Bernanos a noté que le mensonge est bien ce que l'homme a inventé de plus cruel pour se torturer lui-même.¹⁸ Il est certain que Dufréty souffre d'avoir quitté l'Eglise, mais dans sa première lettre au Curé d'Ambricourt il ne fait aucune

mention de cette retraite. Il semble que Dufréty écrive à son confrère parce qu'il a besoin, comme Cénabre, d'un témoin de son hypocrisie. En vérité il a besoin d'aide, tout comme Cénabre .

On apprend que Dufréty est orphelin et il ressemble aussi à Cénabre en ce qu'au séminaire il était un modèle de piété (JC,1057) et qu'on le considérait comme un élève brillant. Mais le toujours perspicace Curé d'Ambricourt se souvient que ce jeune séminariste était "trop nerveux, trop sensible" :

(...) je l'entendais souvent sangloter,
le visage enfoui dans ses petites mains
toujours tachées d'encre, et si pâles.
(JC,1057)

L'hypocrisie de Dufréty est apparente dès cette première lettre dont " une gaieté forcée" (JC,1058) déplaît au Curé d'Ambricourt.

Le deuxième lettre de Dufréty nous apprend que la santé du défroqué empire. On découvre aussi qu'il a des prétentions littéraires. De plus d'une manière, Dufréty est une caricature de Cénabre. Il laisse tomber des expressions latines dans cette lettre, mais le curé n'est point dupe de Dufréty. Il sait que ce dernier tâche de l'impressionner par sa plume, mais le Curé d'Ambricourt est plutôt impressionné par la sincérité enfantine des derniers mots de la lettre: " Viens vite." :

Le "Viens vite!" m'a serré le coeur.
Après son pauvre discours si étudié
(je crois le voir se grattant la

tempe du bout de son porte-plume, comme jadis), ce mot d'enfant qu'il ne peut plus retenir, qui lui échappe... (JC,1063)

Contrairement à Cénabre, Dufréty se révèle pour ce qu'il est assez facilement.

La troisième lettre de Dufréty est la plus courte et la plus honnête. Il admet, finalement, qu'il a " quitté la soutane." (JC,1088). Mais, ayant fait cet aveu, il reprend son style prétentieux en disant que maintenant il gagne sa vie:

(...) j'ai reçu beaucoup de propositions très flatteuses, et je n'aurai, le moment venu, qu'à choisir entre une demi-douzaine de situations extrêmement rémunératrices. (JC,1088)

Le Curé d'Ambricourt est déçu par le ton niais de Dufréty. Il se dit que le prêtre médiocre est laid (JC, 1089) et cette laideur se trouve dans l'énergie mise dans l'orgueil:

(...) je reconnais du premier coup, avec une horrible humiliation, l'orgueil sacerdotal, mais dépouillé de tout caractère surnaturel, tourné en niaiserie, tourné comme une sauce tourne. (JC,1089)

Aaraas dit que Dufréty ne partage pas la sinistre grandeur de Cénabre parce qu'il ne peut pas assumer son faux personnage.¹⁹

Au reste, Dufréty ne pourrait nuire à un autre comme l'a pu Cénabre.

Par sa cruauté Cénabre a déclenché en Pernichon une souffrance qui aboutit au suicide. Pernichon était un petit écrivain qui admirait vivement Cénabre, son confesseur. Mais le jour où l'abbé l'écrase de ces deux remarques: "Vous croyez-vous donc vivant?" (IMP,319) et "Votre vie intérieure, mon enfant, porte le signe moins." (IMP,320), quelque chose en Pernichon se brise. Cénabre ne se sert de Pernichon que pour infliger la blessure de cette haine qu'il ressent et qui est dirigée en vérité contre lui-même. Pernichon est une caricature de l'écrivain sacerdotal et par là il irrite Cénabre qui commence ainsi à se voir à nu. Pernichon ressemble plutôt à Dufréty par son hypocrisie et sa faiblesse. Tous deux ont échoué dans la communauté religieuse.

La rencontre de Dufréty et du Curé d'Ambricourt

Le Curé d'Ambricourt, malade et ayant dépensé tout son argent, arrive chez Dufréty presque par hasard et sans enthousiasme: " Bref, j'ai tiré la sonnette avec le vague espoir de ne trouver personne." (JC,1243). Dufréty est ému de le voir (JC,1243). Il commence à parler de littérature et le curé éprouve de nouveau un sentiment de dégoût pour le pauvre Dufréty. Le curé est conscient que Dufréty parle d'une manière ridicule, mais il perçoit quelque chose derrière les paroles du défroqué:

Elles m'eussent paru ridicules,
si je n'avais vu en même temps,
sur son visage, le signe évident
d'une détresse dont je n'espérais
plus l'aveu. (JC,1247)

Dufréty se lance ensuite dans un monologue sur les difficultés de vendre des produits de droguerie (JC,1247). Le curé sent toujours que son hôte est vraiment ému qu'il lui rende visite: "seulement son regard mentait toujours." (JC,1248). Le curé interrompt Dufréty, qui commence un monologue sur son évolution intellectuelle; car il vomit du sang et, cette même nuit, il meurt chez Dufréty.

Dufréty se constitue alors le témoin de la mort du curé en écrivant au Curé de Torcy. Sa lettre témoigne aussi de ce que Dufréty n'est pas entièrement défroqué. Halda juge que ce dernier envoi de Dufréty "touche au sublime." ²⁰

La lettre débute sur ce ton niais que Dufréty doit considérer comme propre à exercer son effet. Il invente des mensonges ridicules:

Mon intérieur, quoique fort simple,
paraissait lui plaire beaucoup et
il n'a fait aucune difficulté pour
accepter d'y passer la nuit. (JC,1259)

La vérité est que le Curé d'Ambricourt avait crié: "Je ne veux pas mourir ici!" (JC,1246)

Mais à mesure que la lettre en vient à la description de la mort du Curé d'Ambricourt, le ton se dépouille de toutes

prétentions. Lorsque Dufréty raconte que le mourant l'a prié de l'absoudre, tout effet de style disparaît, et il écrit honnêtement les faits. Aaraas affirme que ce ton est celui du Journal, c'est à dire du Curé d'Ambricourt.²¹ Il écrit que non seulement la voix du Journal est restituée dans cette lettre, mais que cette voix ou ce langage ressuscite en quelque sorte, de sa mort spirituelle, Dufréty.

Une fois encore on voit que la mort d'une créature sainte aide à dissoudre le néant spirituel d'un autre être. Chantal était morte, et grâce à sa mort Cénabre échappe un moment à sa sécheresse et réussit à dire " Pater Noster." Le Curé d'Ambricourt meurt chez Dufréty et ce dernier semble alors retrouver authenticité dans ce qu'il écrit, autant peut-être qu'une confiance sacerdotale.

Donissan, Chevance, le Curé d'Ambricourt, Chantal: tous ont souffert pour que la grâce touche un autre être. Mais si on n'est pas entièrement animé par l'amour des autres, il se peut qu'on souffre pour rien et ceci est peut-être le cas du Curé de Fenouille.

LE CURE DE FENOUILLE

Dans les romans dominés par de saints prêtres on voit le monde à travers ceux-ci. Mais dans le roman Monsieur Ouine, on voit le monde à travers l'esprit perfide de ce dernier. Le curé est réduit au rôle de spectateur assez impuissant.

Ici, c'est Ouine qui lit dans les âmes et non le curé. Ouine sait, sans en avoir été informé, que le curé a sur sa personne les lettres anonymes qu'il a reçues. Le Curé de Fenouille les produit à la demande d'Ouine et il les lui donne. Par ce geste le lecteur sait que c'est Ouine qui mène le jeu et que le Curé de Fenouille n'est qu'une de ses victimes. Il est à noter qu'une scène du Journal d'un curé de campagne présente une ressemblance avec celle de Monsieur Ouine. Le Curé d'Ambricourt demande et reçoit une lettre d'annonce de suicide de la jeune Chantal (JC,1137).

Le Curé de Fenouille est décrit comme ayant une expression niaise (comme Dufréty), un visage aux rondeurs puériles (MO, 1462) et sa voix révèle son manque d'assurance:

Et plus puérile encore, la voix
basse trop lente, trop accentuée,
qui s'affole sur les dernières
syllabes, s'étrangle. (MO,1462)

Ce curé, plutôt que de partager cet esprit d'enfance si caractéristique des prêtres saints, n'est qu'enfantin, dans le sens négatif du terme.

Il a passé une enfance semblable à celle du Curé d'Ambricourt. Tous deux ont été élevés dans le triste estaminet d'une tante et tous deux ont été heureux au séminaire (MO,1468). Estève dit que le personnage du Curé d'Ambricourt a été suggéré à l'imagination du romancier en partie par le personnage du Curé de Fenouille.²² Le

fait que Bernanos a délaissé Monsieur Ouine pour écrire le Journal d'un curé de campagne donne du poids à cette suggestion. On peut ainsi dire que le Curé de Fenouille et le Curé d'Ambricourt se ressemblent superficiellement, mais que ce dernier a une authentique vocation de sainteté, tandis que le premier est un prêtre manqué, par faiblesse d'esprit.

Le Curé de Fenouille est faible de toutes les façons possibles, mais surtout par le fait qu'il s'abandonne à sa faiblesse. Un exemple en est fourni lorsqu'il a donné les lettres anonymes à Ouine et qu'il le supplie de ne pas le laisser seul (MO,1469).

Il faut dire pour sa défense qu'il a reçu une paroisse sous l'emprise de l'esprit malsain de Monsieur Ouine, ce qui fait de cette communauté une paroisse morte. Si le Curé de Fenouille est averti de l'état misérable de sa paroisse, il ne soupçonne pas que c'est Ouine qui est la cause majeure et la source du mal. Il a vaguement l'impression que le mal qui afflige sa paroisse a une même source, mais il ne se fie pas à ses impressions. Il s'en ouvre à Ouine:

Monsieur, il m'arrive parfois de
me demander si... si ces choses
affreuses... ne sortent pas toutes
de la même main, mais l'hypothèse
me semble extravagante... (MO,1467)

L'échec du curé affecte non seulement sa paroisse, mais aussi le destin de Monsieur Ouine. Ce jeune curé était sa dernière chance pour se sauver du néant. Après avoir pris

les lettres anonymes du curé, Ouine s'en va, indifférent maintenant, comme il l'est toujours après qu'il a soutiré les secrets de quelqu'un:

Il savait seulement que là-haut,
derrière les tilleuls et les ifs,
avait été sa dernière chance.
Elle n'était plus. (MO,1470)

Le Curé de Fenouille semble être entièrement impuissant dans sa paroisse à l'exception de quelques moments où sa voix et ses paroles prennent un accent, un ton prophétiques. Impuissant comme il l'est, il n'est pas aveugle pourtant devant le fait que sa paroisse est morte. Le jour où tout le monde se réunit pour les funérailles d'un jeune garçon assassiné, il n'hésite pas à le dire et le résultat est désastreux.

Le sermon

Le Curé de Fenouille observe et entend la foule dans l'église avec " une sorte de curiosité malade" (MO,1484). Il se rend ainsi coupable, alors qu'il ne devrait ressentir que de la pitié. Il perçoit sa communauté " comme un seul corps nu" (MO,1484), comme si le corps de Monsieur Ouine se métamorphosait en communauté. Le corps christique est remplacé par un corps profane. Cependant, le curé, ne pouvant discerner en Ouine la source du mal, n'obtient pour résultat

que de faire enrager les fidèles par ses accusations.

Le curé leur dit qu'il n'y a plus de paroisse (MO,1484). Il se décrit comme " un coeur qui bat hors du corps" (MO,1485) et il admet que, quoiqu'il souffre, il ne peut rien pour ses ouailles. Les gens ne comprennent pas. Une femme traduit ainsi ce qui se passe:

Les gens l'écoutaient bouche bée,
sans l'interrompre, mais avec un
mauvais regard. Ça les enrageait
de ne pas comprendre, quoi!
(MO,1538)

Le curé refuse de bénir le corps du jeune garçon en disant qu'il ne bénira pas leur péché (MO,1490). Il déclare que deux autres personnes vont mourir (MO,1489) et, en effet, un jeune couple vient de se suicider dans le bois. Il accuse sa paroisse d'aimer le mal:

Le mal était déjà en vous, mais il
s'est mis comme à sortir de la terre,
des murs. Et d'abord, ça ne vous a
pas déplu, n'est-ce pas mes amis?
Vous vous sentiez bien, vous aviez
chaud. (MO,1489)

Les gens enragent et rient de leur prêtre: ce rire est aussi étrange que le rire de l'Abbé Cénabre une fois qu'il est possédé par son mensonge. Dans la confusion qui s'ensuit, une femme surnommée Jambe-de-Laine est tuée.

La fureur du prêtre déclenche la furie des gens. Ce curé

ne fait qu'aggraver l'état malsain de Fenouille: il n'est pas doué pour être un prêtre:

Trop simple d'esprit, trop peu poète
pour avoir mesuré la puissance des
images et leur péril, celle qu'il
venait d'évoquer s'emparait de lui
avec une force irrésistible. (MO,1488)

Il voudra avertir, par ses paroles et des images frappantes, de la mort de la paroisse, mais il ne réussit qu'à mettre le feu dans l'esprit de ces gens perdus.

Le maire

Peut-être l'échec le plus triste de la courte carrière du Curé de Fenouille est dans son incapacité d'aider le maire. Le maire se sent coupable de toutes ses irrégularités sexuelles et se confesse à sa femme chaque jour. Elle ne veut pas l'écouter. Elle ne veut que pardonner. Le maire, accablé par un passé de péché, commence à perdre la raison.

Il appartiendrait au prêtre d'alléger la souffrance d'Arsène, mais face à cet homme qui sombre dans la folie, le curé ne veut que fuir. Il dit à Arsène qu'il a le pouvoir de l'absoudre, mais il est si peu efficace quand il essaie de porter secours au maire que ce dernier répond: "Tel je suis, tel je resterai." (MO,1520). On dirait qu'il parle pour toute la paroisse perdue.

Le curé fuit le maire sous prétexte de lui procurer des

vêtements (le maire est en pyjama). Lorsqu'il est de retour, le maire n'est plus là (quoique le curé eût fermé solidement la porte), mais il a laissé le message " ADIEU " écrit dans la poussière (MO,1527). Il semble que le maire soit parti se suicider. Le curé aurait dû ouvrir la voie de l'espérance, mais il n'a fait que fermer une porte, laissant Arsène emprisonné dans son désespoir.

Par cette fuite, le Curé de Fenouille a montré sa dangereuse faiblesse d'esprit. On mesure l'importance de la personnalité du prêtre dans une communauté paroissiale. Le Curé d'Ambricourt, qui ressemble à certains égards au Curé de Fenouille, a quand même pu apporter aide à plusieurs personnes de sa paroisse, par le courage de son amour d'autrui.

Mais, entre le prêtre saint et le faux prêtre (ou le prêtre manqué), se trouve le prêtre le plus représentatif de l'Eglise moderne. Il s'agit du prêtre dans le siècle, caractérisé par sa préoccupation du compromis, qui risque de le rendre médiocre. C'est peut-être le type de prêtre le plus inquiétant. Dans la pensée de Bernanos "le prêtre médiocre est, entre tous, impénétrable." (SSS,289).

Chapitre V

Prêtres dans le siècle

INTRODUCTION

Un prêtre qui ne possède pas de vocation de sainteté mais qui n'est pas non plus un faux prêtre, ni vraiment un prêtre manqué: ces traits pourraient servir à caractériser la plus grande partie du clergé. Ce prêtre n'est pas nécessairement un mauvais prêtre; il est plutôt un prêtre dans le siècle. Il "ne fait pas au surnaturel sa part" (MO, 1525), comme le dit le Curé de Fenouille. C'est un homme qui ne partage pas la vision spirituelle des saints, mais il n'est ni un hypocrite ni un imposteur.

C'est un homme s'acquittant de ses fonctions ecclésiastiques, qui est plus influencé par le monde contemporain que par l'éternel. Bernard Halda écrit: " Ainsi reste-t-il tourné vers l'éternel"¹, en parlant du plus saint des prêtres bernanosiens: le Curé d'Ambricourt. Le prêtre dans le siècle est pris, lui, dans son temps auquel il consacre son attention et ses soins. Nettelbeck qualifie ces prêtres d' "administrateurs" et il précise qu'ils se préoccupent des besoins extérieurs de l'Eglise.

Ils sont tous animés par un esprit conservateur qui, s'il n'exclut pas la vie intérieure, subordonne la spiritualité à des questions d'ordre matériel. 2

Bush confirme cette idée en affirmant que le mystère de la souffrance des prêtres saints est dans leur refus de s'en tenir aux exigences temporelles de l'Eglise.³

Les prêtres saints souffrent, de par la pureté de leur vocation. Le prêtre dans le siècle souffre moins, mais agit également moins. Gillespie résume l'attitude de Bernanos envers les prêtres dans le siècle en disant que pour l'auteur, ils sont les principaux responsables de l'appauvrissement spirituel du monde.⁴

MENOU-SEGRAIS

Présentation

Rivard note combien Donissan est scandalisé par la vie de rentier que mène son supérieur, Menou-Segrais. Donissan se demande comment on peut rester là, assis au coin du feu, quand l'Ennemi ravage la terre.⁵

Le Chanoine Menou-Segrais partage les inclinations des prêtres communs, mais, en jugeant le caractère de ce prêtre aristocrate, il faut tenir compte du fait que Bernanos le place malgré tout parmi ses héros.

Donissan, Menou-Segrais, Chantal,
Chevance, - c'est dans la main de
mes héros que je mange mon pain. 6

Menou-Segrais, comme le Curé de Torcy, est un prêtre qui est

parfois touché par le surnaturel. Menou-Segrais et le Curé de Torcy sont deux prêtres qui sont conscients de l'importance de l'éternel, mais qui ne peuvent se donner à lui entièrement.

Menou-Segrais, autant que le Curé de Torcy, est conscient de ses faiblesses. Bernanos caractérise ce prêtre comme ayant un "clair et lucide génie" (SSS,117), et comme ayant éprouvé une déception dans sa carrière, pour avoir trop brillé.

Un esprit d'indépendance farouche, un bon sens pour ainsi dire irrésistible, mais dont l'exercice ne va pas toujours sans une apparente cruauté, rendue plus sensible aux délicats par le raffinement de la courtoisie, le dédain des solutions abstraites, un goût très vif de la spiritualité la plus haute, mais difficile à satisfaire par la seule spéculation, éveillèrent d'abord la méfiance de l'évêque. (SSS,117)

Il est mis à l'écart et il se résigne "à servir paisiblement la paix religieuse" (SSS,118). Comme on l'a déjà mentionné, il vit dans une paix qui choque le jeune Donissan. Cependant, Menou-Segrais est averti des sentiments de Donissan. Il a le courage de le reconnaître devant Donissan: "(...) vous venez de vous mettre entre les mains d'un homme que vous n'estimez pas." (SSS,130).

La vertu de Menou-Segrais est de reconnaître le potentiel spirituel de Donissan, et de dire à son protégé qui désespère: "Mon enfant, l'esprit de force est en vous." (SSS,133). Le vieil aristocrate est conscient que c'est lui qui est instruit par Donissan. Il est assez humble pour l'admettre: "Mais

c'est vous qui me formez." (SSS,133).

L'âme délicate de Menou-Segrais est offusquée d'abord par la vue de "ce grand pataud tout en noir!" (SSS,117) qui rentre dans sa maison, les souliers pleins de boue et qui risque de briser une chaise fragile par ses mouvements de paysan maladroit (SSS,117). Ces inquiétudes tout humaines montrent assez le côté bien humain du chanoine. Mais, malgré ses frustrations et son désir de paix, il ne peut pas écarter de sa pensée l'image de ce jeune prêtre.

Une qualité certaine de Menou-Segrais est son honnêteté de caractère. Il avoue avoir aspiré à la paix:

A mon âge, on attend le bon Dieu
en espérant qu'il entrera sans
rien déranger, un jour de semaine
... Hélas! ce n'est pas le bon
Dieu qui est entré, mais un grand
garçon aux larges épaules (...)
(SSS,120)

Il admet aussi qu'il ne se sent pas prêt à prendre la responsabilité de guider la vie spirituelle de ce jeune prêtre si mal dégrossi. Il confie ses sentiments à son ami l'Abbé Demange, en disant " ma vertu est si petite, ma vieillesse si lâche (...)"(SSS,119). Mais Demange, un prêtre, lui, médiocre, ne voit rien dans ce Donissan qui doive les troubler. Après avoir écouté l'opinion banale de son ami, Menou-Segrais dit il est vrai, en riant: " N'ajoutez rien! (...) je sens que je vais vous détester." (SSS,122)

Conseils de Menou-Segrais

Donissan vient solliciter l'avis de Menou-Segrais sur son avenir de prêtre. Le chanoine se rend compte du danger qu'il y a à formuler son avis. Il déclare:

Mais la parole que vous attendez
de moi peut être une tentation
au-dessus de vos forces. Vous
voulez connaître l'arrêt, soit.
L'exécuterez-vous? (SSS,129)

En disant à Donissan que l'esprit de force est en lui, Menou-Segrais donne au jeune homme confirmation d'un pouvoir qu'il n'avait que soupçonné en lui. Le chanoine a, de plus, la perspicacité de demander préalablement obéissance à Donissan (SSS,131).

Devant Donissan, Menou-Segrais est humble, tout autant qu'autoritaire. Il confesse qu'il "arrive au port les mains vides..." et qu'ainsi Donissan l'a "retourné comme un gant." (SSS,133). En exigeant l'obéissance de Donissan, il croit pouvoir contrôler cette force spirituelle brute. Debluë dit de leurs relations:

Il aime Donissan comme un fils
spirituel. Mais en même temps,
il l'aime comme un maître qui
change sa vie. 7

Quant à l'attitude de Menou-Segrais, Bush juge que le chanoine

sait courir les risques de l'aventure spirituelle et se montre assez jeune pour encourager Donissan.⁸

Il me semble que ce vieux prêtre se laisse prendre par l'enthousiasme de conduire Donissan vers la réalisation de sa vocation de sainteté. Il s'engage dans une description de la sainteté, en disant que la prudence humaine n'est que pièges et folies (SSS,133-134). Il affirme:

Là où Dieu vous attend, il vous
faudra monter, monter ou vous
perdre. N'attendez aucun secours
humain. (SSS,134)

Je crois que l'effet des paroles de Menou-Segrais sur Donissan est si fort que ce dernier demeure aussi troublé qu'avant, bien qu'il s'engage maintenant sans réserve dans la poursuite de son idéal de sainteté. C'est cette remarque de Menou-Segrais qui revient à Donissan lorsqu'il est seul, doutant de la source de la joie qu'il ressent. Il se croit alors perdu et combat.

Le perspicace Menou-Segrais reste mal à l'aise en pensant à son protégé. Il ne peut lire dans l'âme de Donissan, il n'a pas ce pouvoir, mais il se demande avec beaucoup d'inquiétude " le feu qui le consume est-il pur? " (SSS,141).

Deuxième entrevue entre Menou-Segrais et Donissan

Donissan vient de nouveau consulter le chanoine, et cette

fois il avoue à quel point il en est. Menou-Segrais comprend que le Diable est entré dans la vie du jeune curé (SSS,221). Il lui dit que l'important n'est pas de savoir si, oui ou non, Donissan a rencontré le Diable: en voulant combattre cette force tout seul, il a formé un vœu qui empoisonne simplement son cœur (SSS,227).

Donissan admet qu'il a offert son salut pour sauver les âmes perdues. Le chanoine voit là une confirmation de ses doutes sur la pureté du feu qui l'anime. Menou-Segrais exige alors de Donissan le silence et il lui demande de renoncer à ses folies sacrificielles (SSS,228). Enfin, ce vieux prêtre perspicace prévoit l'avenir de Donissan:

Vous serez de tous le moins assuré
dans votre voie, clairvoyant seule-
ment pour autrui, passant de la
lumière aux ténèbres, instable.
(SSS,228)

A la fin de l'entrevue, Menou-Segrais juge que Donissan doit se retirer de sa paroisse. L'histoire de la rencontre avec Mouchette montre que la force de Donissan apporte autant de chances de nuire que d'aider:

Je ne puis vous laisser libre de
parler et d'agir dans cette
paroisse selon vos lumières...
(SSS,229)

Tout comme il avait exigé le silence de la part de

Donissan, Menou-Segrais garde de son côté un silence absolu. Il refuse de témoigner pour ou contre Donissan. Nettelbeck dit que Menou-Segrais sait qu'en vertu des valeurs absolues, l'aventure de Donissan a plus d'importance que le règne de l'ordre dans la paroisse.⁹ L. Moch voit en Menou-Segrais le premier témoignage du magnétisme personnel de Donissan.¹⁰ Il me semble aussi que Menou-Segrais aimait quelque peu ce magnétisme.

LE CURE DE TORCY

Présentation

Le Curé de Torcy, comme Menou-Segrais, est un homme très lié à son siècle. Mais si la faiblesse de Menou-Segrais a été dans son désir de paix et dans ses goûts aristocratiques, la faiblesse du Curé de Torcy a été de vouloir résoudre le problème de la pauvreté.

Le Curé de Torcy est un "fils de paysans riches qui sait le prix de l'argent(...)", (JC, 1036). C'est un homme pratique et en cela il apporte un contraste marqué avec le Curé d'Ambricourt qui n'a nul esprit pratique.

L.Moch pense que le Curé de Torcy est le plus parfait des prêtres de Bernanos.¹¹ Il est peut-être le plus parfait des prêtres dans le siècle et il essaie de transmettre un peu de son bon sens au Curé d'Ambricourt. Il lui dit: " l'Eglise doit être une solide ménagère, solide et raisonnable." (JC, 1038)

Le Curé de Torcy semble être plus conscient du rôle de l'Eglise que tout autre prêtre jusqu'ici étudié. Mais, comme tous les autres, il a souffert pour ses convictions.

La jeunesse du Curé de Torcy

Il avoue au Curé d'Ambricourt qu'il a été renvoyé d'un séminaire où on lui a dit qu'il n'était bon qu'à garder les vaches (JC,1043). Il confesse son désespoir:

Moi qui ne rêvais que d'être prêtre.
Etre prêtre ou mourir! Le coeur me
saignait tellement que le bon Dieu
permit que je fusse tenté de me
détruire - parfaitement. (JC,1043)

Le Curé de Torcy a une force de volonté qui fait écho à celle de Donissan. Mais là où Donissan voyait le pouvoir de Satan comme celui du Prince du Monde, le Curé de Torcy ne reconnaît que faiblesse humaine. Il dit:

Moi, je crois que l'homme est
l'homme, qu'il ne vaut guère
mieux qu'au temps des païens.
(JC,1044)

Mais le Curé de Torcy a non seulement souffert d'être renvoyé du séminaire, il a aussi été renvoyé de sa première paroisse. Ses idées pratiques lui ont gagné la réputation de socialiste. Il admet qu'il aimerait "prêcher l'insurrection aux pauvres." (JC,1075).

Le Curé de Torcy est flamand et il affirme que les Flamands aiment la révolte. Mais en dépit de son esprit de révolte, c'est aussi un homme très sensible. En parlant des troubles de son passé, il est pris d'une émotion si forte qu'il en tremble (JC,1076).

Il explique que lorsqu'il était jeune prêtre, sa pitié pour les pauvres et son esprit de révolte se sont combinés pour le pousser de nouveau au désespoir:

La pitié, vois-tu, c'est une bête.
(...)
Une des plus fortes passions de
l'homme, voilà ce qu'elle est.
A ce moment de ma vie, moi qui
te parle, j'ai cru qu'elle allait
me dévorer. (JC,1076)

Sa capacité de révolte contre l'état des choses et son coeur qui déborde de pitié pour la misère l'ont amené à se prendre de sympathie pour ce révolutionnaire qu'était Martin Luther. Mais c'est à travers Luther qu'il voit où aboutit cet esprit de révolte:

Personne ne reconnaîtrait l'ancien moine dans ce bonhomme ventru avec une grosse lippe. Même juste en principe, sa colère l'avait empoisonné petit à petit: elle était tournée en mauvaise graisse, voilà tout. (JC,1076)

Cette sympathie pour Luther et cette conscience que Luther s'est peut-être perdu en se laissant dominer par sa colère,

donnent au Curé de Torcy le besoin et la sagesse de prier pour l'ancien moine (JC,1076).

La vieillesse du Curé de Torcy

On connaît le Curé de Torcy, vieilli, à travers le journal du Curé d'Ambricourt. Ce dernier l'admire beaucoup: " Mon Dieu, que je souhaiterais d'avoir sa santé, son courage, son équilibre!" (JC,1036).

Le Curé de Torcy dit que désormais il accepte l'état des choses. Il déclare: " Une paroisse, c'est sale, forcément. Une chrétienté, c'est encore plus sale." (JC,1038). Etant donné qu'on ne peut pas purifier une paroisse de façon permanente, son rôle de prêtre est justifié parce que " l'Eglise a besoin d'ordre." (JC,1039).

Le Curé de Torcy sait qu'il n'est pas un prêtre très doué: " Moi, je n'ai pas de génie." (JC, 1040). Sachant cela, il ne veut qu'accomplir sa tâche. Mais le fait qu'il insiste sur le caractère travailleur de l'Eglise révèle qu'il tâche encore de se convaincre de son utilité.

Il se méfie des jeunes prêtres qu'il nomme les " enfants de chœur", les "va-nu-pieds" (JC,1039). Il les voit comme des contemplatifs, tout comme les moines auxquels il donne le surnom de "fleuristes" (JC,1039). Aaraas juge que cette méfiance provient de ce que le Curé de Torcy combat toujours une conception idéaliste de la foi.

La méfiance du curé de Torcy à l'égard des moines "fleuristes" est en réalité adressée à lui-même. La vie contemplative est une tentation à laquelle il résiste en se cramponnant au quotidien le plus trivial. 12

Il est possible que cette méfiance envers la vie des "mystiques" (JC,1040) explique que le Curé de Torcy lance presque une attaque verbale contre la vie et les habitudes du Curé d'Ambricourt, avec des remarques telles que: " Tu ressembles à un romantique allemand." (JC,1186). Le Curé d'Ambricourt écrit dans son journal que l'expression du Curé de Torcy, parlant ainsi, était presque haineuse.

Le Curé de Torcy et Delbende

Il convient de revenir à la mort d'un ami du Curé de Torcy: le docteur Delbende, pour percevoir d'autres sources de cette émotion. Delbende ressemblait au Curé de Torcy par sa capacité de pitié, bien que le docteur eût perdu la foi.

Lorsque le Curé d'Ambricourt rencontre le Curé de Torcy quelques jours après la mort de Delbende, il voit que son ami souffre. Le Curé de Torcy ne s'est pas rasé, et, après qu'il eut passé des nuits près du cadavre, sa soutane " toujours si propre, si correcte, était chiffonnée de gros plis en évantail, toute tachée." (JC,1118).

Le Curé d'Ambricourt observe celui de Torcy qui est en train de célébrer la messe. Il remarque que ses mains, qui

tremblent normalement pendant l'office, ne tremblent pas. Le Curé de Torcy rassemble toutes ses forces pour élever le calice avec ses belles mains :

Aujourd'hui, elles n'ont pas tremblé. Elles avaient même une autorité, une majesté... Le contraste avec le visage creusé par l'insomnie, la fatigue, et quelque vision plus tourmentante - que je devine - cela ne saurait réellement se décrire.
(JC, 1118)

Le Curé de Torcy avait une grande admiration pour l'esprit généreux de Delbende qui continuait à croire en les hommes quoiqu'il ne crût pas en Dieu. Mais Delbende, selon le Curé de Torcy, " ne se consolait pas de ne plus croire" (JC, 1121), et cela l'a détruit.

Le Curé d'Ambricourt évoque devant le Curé de Torcy la possibilité que le docteur se soit suicidé. Le second répond que les Saints paient pour racheter les fautes (JC, 1122). Le Curé de Torcy ne se rend peut-être pas compte du fait que le Curé d'Ambricourt, par ses insomnies, la crise que connaît sa foi, est précisément en train de payer.

Que le Curé de Torcy souffre pour la mort de Delbende, on l'a déjà dit, est évident. Ce qui est étrange, c'est que le Curé d'Ambricourt discerne une note de joie dans la voix du Curé de Torcy en train de parler d'un acte de gentillesse excentrique du docteur :

Elle a beau être grave, on ne peut pas dire qu'elle soit triste: elle garde un certain frémissement presque imperceptible qui est comme celui de la joie intérieure, une joie si profonde que rien ne saurait l'altérer, comme ces grandes eaux calmes au-dessous des tempêtes. (JC,1120-1121)

La voix du Curé de Torcy est une manifestation de sa foi : "son âme est gaie" a dit une fois le Curé d'Ambricourt (JC, 1046). Je crois aussi qu'il confie l'âme de son ami incroyant à Dieu et que par là il peut garder une certaine joie.

Le Curé de Torcy et le Curé d'Ambricourt

Aaraas dit que le Curé de Torcy est là pour encourager, orienter et consoler quand il le faut, mais qu'il est absent lorsque le jeune prêtre, à l'instar du Christ, doit être livré à la solitude.¹³ Et il est bien vrai que, lorsque le Curé d'Ambricourt commence à se voir prisonnier de la Sainte Agonie, le Curé de Torcy l'accuse de rêver sans savoir à quoi il rêve (JC,1187).

Le Curé de Torcy ne peut pas comprendre le chemin que va prendre son jeune ami. Il dit: " Je ne te croyais pas si enfant, tu es à bout de nerfs, mon petit." (JC,1187). Le Curé de Torcy lui conseille de ne plus rencontrer la fille de la comtesse, mais le jeune prêtre refuse de fermer sa porte à qui que ce soit (JC,1189).

Le Curé d'Ambricourt se retrouve entièrement seul; même

son ami de Torcy ne le comprend plus, et ils n'ont alors plus rien à se dire.

Cette entrevue avec M. le curé de Torcy, elle était comme la répétition générale de l'entretien que j'aurai incessamment avec mes supérieurs, et je découvrais presque avec joie que je n'avais rien à dire. (JC, 1189)

Cependant, le caractère du Curé de Torcy demeure bien vivant par son amour de la prêtrise, sa gaieté d'âme, sa pitié pour les pauvres. Il n'empêche qu'il ne peut sonder la souffrance d'une âme sainte comme celle du Curé d'Ambricourt, et en cela il reste un prêtre ordinaire.

Pour sa défense, on peut dire qu'il a aimé le Curé d'Ambricourt et que cette amitié a fortifié le jeune prêtre. Si le Curé de Torcy a moins bien compris le Curé d'Ambricourt que Menou-Segrais Donissan, il l'a pourtant aimé et aidé de son mieux. Mais la plus grande incompréhension d'un prêtre dans le siècle à l'égard d'un prêtre saint se trouve chez le Curé de Luzarnes. Ce dernier rencontre Donissan en pleine crise de désespoir et il ne sait que penser ni comment agir devant ce prêtre si différent de lui-même.

LE CURE DE LUZARNES

Présentation

Menou-Segrais et le Curé de Torcy étaient des prêtres

ordinaires mais, en en prenant conscience, ils montrent leur intelligence. Le Curé de Luzarnes est non seulement un prêtre dans le siècle, mais aussi un prêtre de peu de jugement, franchement médiocre.

Comme Menou-Segrais, il reçoit les confidences de Donissan. Contrairement au premier, le Curé de Luzarnes va écrire un " volumineux rapport" (SSS,258) à ses supérieurs, tâchant d'expliquer ce qui s'est passé, tout autant que d'excuser son rôle. Menou-Segrais avait gardé le silence parce qu'il comprenait, en partie, Donissan; il savait qu'il ne pouvait, ni ne voulait expliquer le cas Donissan.

Le Curé de Luzarnes est un ancien professeur de sciences qui croit donc posséder un esprit scientifique. Bush observe que le Curé de Luzarnes veut une religion taillée à sa mesure, et cherche une explication scientifique à toutes choses.¹⁴

Rencontre entre Donissan et le Curé de Luzarnes

Lorsque Donissan arrive, répondant à l'appel désespéré des parents d'un enfant mourant, le Curé de Luzarnes l'accueille dans sa paroisse avec une curiosité joviale:

Mon cher confrère, dit-il, vous êtes attendu ici comme un grand seigneur de jadis, en détresse, attendait, M. Saint Vincent...
(SSS,243-244)

Mais devant la force spirituelle et l'angoisse si humble de

Donissan, le Curé de Luzarnes perd son ton jovial. Il commence à sentir de l'embarras devant la grandeur insoupçonnée de son confrère: "Il se sentait ridicule, odieux peut-être." (SSS,244).

Il dira dans une lettre qu'il était "comme un jouet entre les mains d'un malheureux homme(...)" (SSS,248). Il n'est pas moins vrai que le Curé de Luzarnes a voulu épouser la grandeur de Donissan. Il peut voir que ce dernier n'est point un prêtre ordinaire comme lui. Il comprend aussi que leur rencontre est un grand événement , peut-être le grand événement de sa vie. Il écrira beaucoup plus tard, au sujet de leur rencontre et de la mort de Donissan:

J'y reviens sans cesse. J'y vois un de ces événements si rares en ce monde, qui passent la commune raison. (SSS,249)

Bernanos explique qu'en rencontrant Donissan, le Curé de Luzarnes est entré en contact avec un réel jusqu'alors presque ignoré. Le Curé de Luzarnes ignorait la vie surnaturelle comme tout prêtre médiocre. L.Moch juge que Bernanos a d'abord concédé au Curé de Luzarnes la détresse sincère d'un homme que le sort a précipité dans une aventure trop grande pour lui.¹⁵

Le Curé de Luzarnes essaie de voir dans la crise traversée par Donissan une crise morale, le résultat naturel d'un surmenage nerveux (SSS,254). Mais la force spirituelle de Donissan

a vite privé cet ancien professeur de chimie de toute pensée scientifique. Le Curé de Luzarnes ne tarde pas à se jeter aux genoux de Donissan en le nommant un Saint (SSS,259). Bernanos le décrit comme bégayant, dans une sorte d'ivresse (SSS, 260).

Donissan répond à cet enthousiasme déplacé par une simple remarque. Il lui dit: " Vous ne m'avez pas compris." (SSS,260). Cependant le pauvre Curé de Luzarnes ne possède pas la perspicacité suffisante pour comprendre cet autre prêtre.

Il fait effort pour suivre la pensée de Donissan, mais y parvient de moins en moins. Il demande au vieux prêtre qui fulmine contre celui qu'il nomme le Prince du Monde: " Pourquoi cette colère? Contre qui? ..." (SSS,261). Donissan parle dans un emportement de désespoir, en avouant qu'ils sont vaincus par Satan.

Donissan remarque alors que le Curé de Luzarnes ne comprend pas et il lui dit de le laisser; mais le Curé de Luzarnes s'attache à lui comme un disciple. Le triste prêtre, tout enflammé de la passion de Donissan, lui dit: " Allez rendre à sa mère le petit mort." (SSS,263).

Une fois que Donissan a tenté de redonner vie à ce dernier et comprend alors qu'il a été tenté, dupé par Satan, son confrère change aussitôt de ton:

Je ne veux pas croire qu'un homme
tel que vous, un ministre de paix
ait laissé derrière lui sans re-
mords une femme, une mère, que votre

odieuse mise en scène a failli
tuer, et qui est, à la minute
où je parle, en plein accès de
démence. (SSS,271)

Il révèle à Donissan que la mère était dans la chambre. En entendant cela, Donissan sent qu'il ne peut plus guère supporter de vivre. Il ne peut que se voir perdu (SSS,272). Le Curé de Luzarnes ne se reproche rien dans tout ce qui s'est passé, tandis que Donissan ne cesse de s'accuser. Donissan s'interroge sur la pureté de chacune de ses actions et pensées, mais le Curé de Luzarnes ne se pose pas de question.

En vrai médiocre, celui-ci dira que Donissan a souffert d' "une crise classique d'angine de poitrine." (SSS,272). Il se peut que le Saint de Lumbres en souffre, mais sa vraie souffrance est ailleurs; très au-delà de sa souffrance physique.

Bernanos décrit le Curé de Luzarnes comme possédant une conscience "nette comme le feuillet d'un grand livre, sans ratures et sans pâtés" (SSS,241) avant sa rencontre avec Donissan. Mais ce même prêtre restera sous le choc de la mort subite de Donissan:

(...) je ne puis détourner ma pensée
de certains souvenirs, et parmi ceux-
là du plus douloureux, la malheureuse
et inexplicable fin de M. le curé de
Lumbres. (SSS,249)

Avant de rencontrer Donissan, ce prêtre se moquait de l'idée

d'un prêtre saint. Après leur rencontre, il a su qu'il y avait tout un monde qu'il ignorait: le monde spirituel. Vers la fin de sa vie il ne peut plus, ou ne veut plus, expliquer ou s'excuser, en fonction des circonstances. Il se rend compte seulement du fait que son incompréhension l'accable:

Ma faible santé subit le contrecoup de cette idée fixe, et j'y vois la principale cause de mon affaiblissement progressif, et de la perte totale de l'appétit. (SSS,249)

Même ce prêtre médiocre et privé de lumières est devenu un personnage presque tragique par la conscience acquise de son ignorance.

Il y a des prêtres qui ne font même pas cette découverte. Ils restent complètement fermés au spirituel. Monseigneur Espelette de L'Imposture et le Doyen de Blangermont du Journal d'un curé de campagne en sont deux illustrations.

MONSEIGNEUR ESPELETTE

Présentation

Il n'est pas surprenant qu'Espelette se fasse l'avocat de l'Abbé Cénabre. Cette éminence croit que tous ceux qui n'apprécient pas son oeuvre sont des sots (IMP,383).

Monseigneur Espelette a des manières de coquette (IMP, 383) et une lâcheté intellectuelle immense (IMP,387). Bernanos

le présente comme le plus séculier des prêtres, soucieux de marquer "son indomptable résolution de vivre et mourir à l'avant-garde de son siècle." (IMP,387). L'auteur ajoute que Monseigneur Espelette est quand même conscient d'un manque et que cela blesse sa vanité.

Espelette n'est pas volontairement méchant, mais, par sa lâcheté, il nuit à l'Eglise et aux autres, tout autant que s'il était poussé par quelque chose de moins avouable que l'ambition. Il va quêter son image dans l'opinion des autres, comme tout vaniteux a tendance à le faire. Mais, comme le dit Bernanos

Hélas! nul n'est moins digne d'amour
que celui qui vit seulement pour être
aimé. (IMP,388)

Bernanos voit un élément tragique dans ces prêtres médiocres, parce que leur échec dans le service de l'Eglise, rend leur vie absurde. Etre prêtre pour Bernanos, c'est se tourner vers l'éternel et les médiocres qui ne pensent qu'à être de leur temps sont des traîtres à leurs vies tout autant qu'à l'Eglise. Si Espelette a fréquemment pensé être un homme de son temps," il reniait ainsi chaque fois le signe éternel dont il est marqué." (IMP,388). En fin de compte Espelette travaille contre sa vocation.

Car prêtre par état, et peut-être
par vocation, une part de lui n'en
conspire pas moins sans cesse contre

l'ordre dont il est le gardien. Là
est le tragique de sa misérable
destinée. (IMP,388)

Il est à noter que les prêtres ayant une forte volonté, tels que Donissan et Cénabre, ont de larges mains, tandis qu'Espelette a de petites mains blondes (IMP,394). La petitesse affectant son esprit se retrouve dans son corps. Les mains d'un prêtre peuvent être vues comme le symbole d'une vocation, parce que les mains bénissent, pardonnent, absolvent et célèbrent la messe. Mais les mains d'Espelette sont "fines" (IMP,382) et, fermées, ne montrent qu'un "petit poing" (IMP,387), impuissant et inutile.

Monseigneur Espelette et Pernichon

On fait connaissance d'Espelette lors d'une réunion de mondains à prétentions religieuses. Espelette est ému par la fureur du petit écrivain Pernichon qui, ayant perdu l'appui de Cénabre, est maintenant en train de lutter pour garder le patronage de M. Catani. Pernichon voit ses ambitions, sa vie même, ruinées, et Espelette, inconscient de la tragédie qui se joue, ne veut qu'apaiser tout le monde présent. Il apparaît "rose et confus" (IMP,402) devant l'expression d'une émotion si forte chez Pernichon.

L'évêque ne voit pas que ce dernier combat pour ce qu'il croit être sa vie, en accusant Catani de s'être servi de lui, comme il s'est servi d'autres jeunes confrères (IMP,404).

Espelette remarque seulement que le perfide Catani " souffre " des accusations de Pernichon. Il dit à Pernichon qu'il a commis une mauvaise action en attaquant Catani (IMP,404).

Pernichon tâche de faire comprendre à l'évêque qu'il ne fait que se défendre. Espelette ne veut, ou ne peut pas comprendre, parce qu'il ne veut pas déplaire à tous ceux qui sont du côté de Catani. Les reproches d'Espelette sont peut-être les plus cruels pour Pernichon parce qu'ils sont les moins sensés. Pernichon combat pour sa survie et Espelette préfère voir dans sa réaction un excès verbal:

On n'a jamais vu...Est-ce possible!
... Après avoir tant fait pour ce
jeune homme... Une telle intempé-
rance de langage... (IMP,407)

Catani explique perfidement à Pernichon qu'il s'est laissé entraîner par des rêves ambitieux. Espelette applaudit à l'explication de Catani. Il ne s'aperçoit pas que Catani parle comme il a sans doute parlé à d'autres jeunes, qu'il a exploités et qu'il a abandonnés par la suite. Après le discours de Catani, Espelette prend la main de ce dernier et la presse contre sa poitrine (IMP,410)

Lâcheté criminelle de Monseigneur Espelette

La lâcheté d'Espelette ne s'arrête pas là. Il rencontrera Pernichon dans la rue et c'est là une rencontre fatale comme

c'est souvent le cas dans l'oeuvre de Bernanos.

Pernichon se confie à l'évêque en se demandant à haute voix s'il est perdu ou non. Espelette ne devine pas que Pernichon est sur la voie de donner libre cours à son désespoir. Lorsque le petit écrivain dit qu'il ne lui reste qu'à se tuer, Espelette est stupéfait (IMP,416). Il ne peut pas croire que l'émotion de cet homme soit si forte qu'il veuille s'en délivrer par le suicide. Il lui conseille alors de s'excuser auprès de Catani. Pernichon est à son tour stupéfait par cette remarque ridicule. Il commence alors à entrer dans une sorte de délire, parce qu'Espelette ne lui offre aucun recours contre le désespoir.

Malgré l'incompréhension d'Espelette, Pernichon lui demande de lui tenir compagnie:

J'ai besoin... ah! j'ai tellement besoin de... de sympathie!... de votre sympathie! Depuis quelques semaines - je ne devrais vous l'avouer... je sens que je vais achever de me perdre dans votre esprit ... (...) (IMP,418)

Espelette lui conseille d'aller voir un prêtre consciencieux, et peut-être qu'il ne mesure pas l'ironie tragique de ses paroles. Il juge que Pernichon a la fièvre (IMP,419). Il tâche d'expliquer cette crise scientifiquement, comme le Curé de Luzarnes a voulu le faire avec Donissan.

Cet Evêque de Paumiers n'a pas pu aider une âme en détresse et en cela il ressemble au Curé de Fenouille. Il essaie de réduire la crise de Pernichon à un incident

d'importance secondaire. Il ajoute que Pernichon ne doit pas blâmer l'Eglise (IMP,422).

Lorsque Pernichon pense aller voir Cénabre, l'évêque s'oppose à ce projet. En fin de compte Espelette le quitte laissant le jeune écrivain avec moins d'espoir qu'il n'en avait avant leur rencontre dans la rue. Espelette dit adieu à Pernichon avec impatience:

- et d'un geste de sa main gantée,
il écartait, il dissipait déjà
ainsi qu'une légère fumée, ainsi
qu'une odeur importune, ce drame
où il avait failli entrer, auquel
il venait de fermer son âme, le
tragique Pernichon. (IMP,424)

Espelette n'a pas voulu faire souffrir Pernichon, mais il n'a pas voulu l'aider non plus et il ne lui a nui ainsi que davantage.

LES ADMINISTRATEURS

On ne pourrait pas vraiment appeler Espelette un administrateur. Il est plutôt le jouet des administrateurs. Il n'a pas le calme froid qui se voit chez le Doyen de Blangermont ou le Chanoine de la Motte-Beuvron dans le Journal d'un curé de campagne.

Ces deux prêtres reconnaissent dans le Curé d'Ambricourt un danger administratif. Le Doyen de Blangermont voit en lui un poète (JC,1086) et le Chanoine de la Motte-Beuvron un prêtre

qui, à son insu, engage ses forces trop à fond (JC,1173). En somme ils dénoncent en lui un prêtre fauteur de problèmes, parce qu'il est en mesure de déranger l'ordre des choses selon leur conception de l'Eglise.

Ces administrateurs conseillent au jeune prêtre de veiller à sa réputation, sous peine de nuire à l'Eglise. Le Doyen de Blangermont a horreur des saints vivants. Il s'intéresse au corps de l'Eglise plutôt qu'à son âme, ce qui explique son aversion pour la sainteté et les réformateurs (JC,1082-1083). Le Chanoine de la Motte-Beuvron regarde le curé de ses yeux morts (JC,1173) et lui demande une explication par écrit de son entrevue avec la comtesse.

Tous deux désirent que ce jeune curé cesse de s'immiscer dans les problèmes des autres. Ils sont eux-mêmes de ceux qui laissent mourir l'âme de l'Eglise, parce qu'ils sont précisément morts spirituellement. Les yeux morts du Chanoine de la Motte-Beuvron sont "volontairement éteints" (JC,1173), écrit le curé de compagne. A. Penicaud note que, lorsque le Doyen de Blangermont parle:

Toutes les majuscules de la Foi
chrétienne (...) sont dégradées
en minuscules, et ce fait corres-
pond à la laïcisation - à la
matérialisation - de ses valeurs. 16

La Foi ne peut pas être matérielle: tout prêtre qui ne s'occupe que du caractère matériel de l'Eglise tue la Foi et, ce faisant, rend l'Eglise absurde.

En étudiant ces prêtres séculiers médiocres, on mesure l'importance du prêtre saint. Il ne doit pas seulement souffrir pour d'autres: c'est lui qui donne vie à une institution qui risque de devenir aussi morte que la paroisse de Fenouille si les prêtres deviennent de purs administrateurs.

CONCLUSION

LE PRETRE CONTEMPORAIN

Le prêtre contemporain, Bernanos l'a évoqué dans toute sa grandeur et toutes ses carences: mais, grand ou manqué, il demeure l'âme d'une société. Selon l'auteur, l'espoir du monde moderne tout autant que ses maux s'incarnent dans ses prêtres.

On n'a rencontré que trois ou quatre prêtres saints, tandis que les médiocres y abondent. Le prêtre saint a la force de caractère. Avoir du caractère, c'est agir selon ses principes, ses croyances. Les mauvais prêtres n'agissent pas; ils sont lâches parce que, subsisterait-elle encore, leur foi est faible.

VOCATION

Le potentiel du prêtre de caractère est infini. Mais ne pas agir selon sa vocation est trahir la prêtrise. Bernanos note, à propos de Monseigneur Espelette, qu'il renie le signe éternel dont il est marqué, lorsqu'il est guidé par le désir d'adhérer à son temps (IMP, 388).

La faute du mauvais prêtre est ainsi de récuser sa vocation. Le Curé d'Ambricourt dit que le christianisme a donné à la société une âme à perdre ou à sauver (JC, 1066). La vocation du prêtre est de sauver cette âme. Le prêtre

saint ne fait que suivre sa vocation. Le mauvais prêtre le néglige.

SOUFFRANCE

Mais, en fin de compte, le prêtre lâche ou négligent va souffrir de son manque de caractère. Cette souffrance est stérile, puisqu'elle n'aboutit à rien. Bernanos est horrifié par cette souffrance:

La disgrâce du monde moderne n'est pas de souffrir - qu'importe! mais c'est de souffrir en vain. 1

Dufréty et le Curé de Luzarnes souffrent de ne pas comprendre, parce qu'ils n'ont pas voulu comprendre. Cénabre souffre de comprendre sans croire. Menou-Segrais et le Curé de Torcy souffrent du conflit existant entre leur désir d'appartenir au monde moderne et une intelligence qui leur dit qu'il y a autre chose ici-bas.

Menou-Segrais dit à Donissan: " J'arrive au port les mains vides..." (SSS,133). Il est conscient du fait qu'il ne s'est pas engagé dans la prêtrise avec toute son âme. Menou-Segrais voit dans Donissan toute la passion dont il s'est personnellement écarté.

Du moins si les prêtres saints souffrent, c'est plutôt pour les autres que pour eux-mêmes. Leur plus grande souffrance est pour leur mort. Donissan meurt dans le confessionnal

" la face terrible, foudroyée" (SSS,306), après une agonie qui néanmoins n'était pas inutile: " Le Saint de Lumbres à l'agonie n'a plus commerce qu'avec les âmes." (SSS,275).

Chevance meurt, épuisé par un besoin d'aider ce prêtre imposteur: Cénabre. Avant de mourir il accepte de Chantal le don de la joie et il semble qu'il lègue à celle-ci le problème du salut de Cénabre, sans que rien en soit dit pourtant.

GRACE

Le Curé d'Ambricourt meurt dans le taudis du prêtre défroqué Dufréty. Dufréty regrette de ne pas avoir cherché de prêtre pour l'administration des derniers sacrements à son visiteur. Le Curé d'Ambricourt, le plus éclairé des prêtres, lui dit: " Qu'est-ce que cela fait? Tout est grâce." (JC,1259).

Cependant le jeu de la grâce n'est pas visible dans la paroisse du Curé de Fenouille. On n'a pas l'impression non plus qu'Espelette, les Doyens et les Chanoines, les administrateurs doivent être touchés par la grâce. Cette grâce serait-elle entièrement gratuite, pourquoi n'est-elle pas plus abondante?

Van Santen écrit que le travail de la grâce est de conduire un homme à la conscience et à l'acceptation de sa vraie nature.² C'est là tout aussi bien la condition du prêtre qui comprend

sa vocation. Le bon prêtre devient un véhicule de la grâce.

Cénabre, le plus marquant des faux prêtres, meurt en disant PATER NOSTER (J,724). Il semble avoir été frappé dans le dos par la fulguration de la grâce. Van Santen admet même que le plus vil des hommes peut rester jusqu'à sa fin, mystérieusement, une source, une eau vivante.³

Comment se fait-il que Cénabre soit aveuglé par la grâce, tandis que personne dans la paroisse de Fenouille de Monsieur Ouine ne possède ce privilège? Il est possible que le don de leur vie par Chevance et Chantal ait eu son efficace. L.Moch écrit que la mort est pour l'homme un acte d'amour.⁴

RENCONTRE

J'avais dit que, par la vertu d'une rencontre, s'institue souvent un combat dans les romans de Bernanos, mais que ces rencontres créent des liens de solidarité particuliers. Chevance et Chantal ont contracté un lien spirituel avec Cénabre. Le Curé d'Ambricourt, le plus saint des prêtres, établit des liens privilégiés avec le docteur Laville, Dufréty, Olivier et d'autres. Donissan et Mouchette apportent un autre exemple de rencontre et de liens mystiques. C'est Donissan qui porte Mouchette à l'église avant qu'elle ne meure.

Ces liens peuvent être ainsi des liens fondés dans la grâce. Leur établissement semble ouvrir une brèche dans l'âme du pécheur (du saint également) et par cette brèche la grâce

survient. Cependant la grâce n'est pas toujours douce. Elle est comme la parole de Dieu, et de cette parole le Curé de Torcy dit: "La parole de Dieu! c'est un fer rouge." (JC,1071).

Mouchette se tranche la gorge parce qu'elle ne comprend pas comment cette rencontre avec ce prêtre, Donissan, pourrait l'aider. Cénabre perd la raison en voyant cette fille sainte, qui a baisé sa main, assassinée. Bernanos écrit:

Nous apprendrons de Dieu, le jour
venu, quels liens lient les grands
pécheurs aux grands saints (...). 5

Il est indéniable que, pour l'auteur, il est, entre le saint et le pécheur, un lien étroit, mais indéfinissable. Si ce lien est l'amour, il est fort probable que, par cet amour, intervient la grâce qui est la forme sensible de l'amour divin.

VERTU DE L'AMOUR

Chevance s'écrie: " Il n'y a rien de pis que mépriser la grâce de Dieu (...)" (J,555). Il se peut que la plus grande tentation de l'homme et surtout du prêtre soit d'ignorer ou de fuir la grâce. Mouchette se tranche la gorge, Cénabre perd la raison, Donissan se bat et les médiocres se ferment à la grâce en se vouant à une Eglise en laquelle ils voient un corps social plutôt que l'âme du christianisme.

Le Doyen de Blangermont déclare au jeune Curé d'Ambricourt:

L'Eglise possède un corps et une
âme: il lui faut pourvoir aux
besoins de son corps. (JC,1083)

La pensée du Doyen de Blangermont est qu'il faut vivre , opinion de tout prêtre médiocre. La réaction du Curé d'Ambricourt est la réaction de tout prêtre saint devant une démission spirituelle: " Il faut vivre, c'est affreux!" (JC,1085). La vie n'est pas une nécessité mais un don. Le prêtre saint ayant reçu ce don, se donne à son tour à l'Esprit.

Ce prêtre se donne jusqu'à en mourir, puisque sa mort représente son don le plus haut. Le prêtre déchu au contraire tue, faute de savoir vivre. Cénabre et Espelette poussent Pernichon au suicide, en lui arrachant ses illusions et en leur substituant un vide qui est le leur propre. Le prêtre saint enlève ses illusions au pécheur et offre en compensation son amour. Je pense au Curé d'Ambricourt en relation avec la comtesse.

Ainsi n'est-il que le prêtre saint a avoir du caractère. Ce prêtre se donne aux âmes des autres et il se donne par amour: tout autre mouvement d'esprit est suspect.

Notes de l'Introduction

- ¹ Nouveau Testament, TOB: Traduction oecuménique (Paris: Editions du Cerf, 1972) 76.
- ² Georges Bernanos, Le Crépuscule des Vieux (Paris: Gallimard, 1956) 97.
- ³ Pierre Maubrey, L'Expression de la passion intérieure dans le style de Bernanos romancier (Washington: The Catholic University of America Press, 1959) 54-55.
- ⁴ Hans Aaraas, Littérature et sacerdoce. essai sur Journal d'un curé de campagne de Bernanos (Paris: Minard-Lettres Modernes, 1984) 76.
- ⁵ Bernanos, Crépuscule 79-80.
- ⁶ Bernanos, Crépuscule 52.
- ⁷ J.-P. Van Santen, L'Essence du mal dans l'oeuvre de Bernanos (Leiden: Presses universitaires de Leyde, 1975) 10.

Notes du chapitre 1

- ¹ Urs Von Balthazar, Le Chrétien Bernanos, 1954. Trad. Maurice de Gondillac (Paris: Editions du Seuil, 1956) 279.
- ² Colin W. Nettelbeck, Les Personnages de Bernanos romancier (Paris: Minard- Lettres Modernes, 1970) 33.
- ³ Bernanos, Crépuscule 58.
- ⁴ Michel Estève, Le Sens de l'Amour dans les romans de Bernanos (Paris: Minard- Lettres Modernes, 1959) 89. Ce livre sera désigné désormais par l'abréviation " Amour".
- ⁵ J. -P. Van Santen 73.
- ⁶ Lea Moch, La Sainteté dans les romans de Georges Bernanos (Paris: Les Belles Lettres, 1962) 41.
- ⁷ L. Moch 44.
- ⁸ Henri Debluë, Les Romans de Bernanos ou le défi du rêve (Neuchâtel: La Baconnière, 1965) 136.
- ⁹ Yves Bridel, L'Esprit d' Enfance dans l'oeuvre romanesque de Georges Bernanos (Paris : Minard- Lettres Modernes, 1966) 53.

¹⁰ L. Moch 125.

¹¹ Michel Estève, Bernanos. Un Triple Itinéraire
(Paris: Hachette, 1981) 131. Ce livre serai désigné
désormais par l'abréviation " Triple Itinéraire".

¹² Estève, Triple Itinéraire 134.

¹³ William Bush, Souffrance et Expiation dans la
pensée de Bernanos (Paris: Minard- Lettres Modernes, 1962)
141.

Notes du chapitre 11

¹ Debluë 108.

² Debluë 109.

³ Debluë 84.

⁴ Max Milner, Georges Bernanos (Paris: Desclée de Brouwer, 1967) 139.

⁵ L. Moch 91.

⁶ Estève, Amour 47.

⁷ Estève, Triple Itinéraire 144-5.

⁸ Jessie Lyn Gillespie, Le Tragique dans l'oeuvre de Georges Bernanos (Genève: Librairie E. Droz, 1960) 120.

⁹ Gillespie 109.

¹⁰ L. Moch 90.

Notes du chapitre 111

- ¹ Milner 199.
- ² Aaraas 17-18.
- ³ Bernard Halda, Le Scandale de croire (Paris: Editions du Centurion, 1965) 78.
- ⁴ Aaraas 117.
- ⁵ Aaraas 55-56.
- ⁶ Aaraas 13.
- ⁷ Aaraas 25.
- ⁸ Nettelbeck 124.
- ⁹ Nettelbeck 125.
- ¹⁰ Estève, Triple Itinéraire 167.
- ¹¹ Milner 216.

Notes du chapitre 111

¹² L. Moch 97.

¹³ Claude Garda, " La Nuit dans Journal d'un curé de
compagne," Etudes bernalosiennes 18. 1986: 84.

¹⁴ L. Moch 125.

Notes du chapitre 1V

¹ Nettelbeck 7.

² Gillespie 103.

³ L. Moch 91.

⁴ Georges Bernanos, Essais et Ecrits de Combat
(Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1971) 831.
Ce livre sera désigné désormais par l'abréviation " Essais".

⁵ Bernanos, Essais 831.

⁶ Bernanos, Essais 871.

⁷ Bernanos, Essais 830-831.

⁸ Milner 55-56.

⁹ Van Santen 16.

¹⁰ Milner 123.

Notes du chapitre 1V

¹¹ Estève, Amour 11.

¹² Estève, Amour 41.

¹³ Halda 133.

¹⁴ L. Moch 92.

¹⁵ Yvon Rivard, L'Imaginaire et le quotidien: essai sur les romans de Georges Bernanos (Paris: Minard - Lettres modernes, 1978) 40.

¹⁶ Estève, Triple Itinéraire 160.

¹⁷ Milner 133.

¹⁸ Bernanos, Essais 87.

¹⁹ Aaraas 150.

²⁰ Halda 140.

Notes du chapitre 1V

²¹ Aaraas 157.

²² Estève, Triple Itinéraire 161.

Notes du chapitre V

¹ Halda 78.

² Nettelbeck 111.

³ Bush 133.

⁴ Gillespie 103. Nous ne présentons pas les prêtres de cette section selon la chronologie des romans mais en fonction de leurs qualités spirituelles.

⁵ Rivard 52

⁶ Bernanos, Essais 873.

⁷ Debluë 141.

⁸ Bush 144.

⁹ Nettelbeck 114.

¹⁰ L.Moch 23.

Notes du chapitre V

¹¹ L.Moch 103.

¹² Aaraas 42.

¹³ Aaraas 99.

¹⁴ Bush 40.

¹⁵ L.Moch 71.

¹⁶ Anne Penicaud, " Approches de la vision bernanosienne de la pauvreté", Etudes bernanosiennes 18 (Paris:1986) 120.

Notes de la Conclusion

¹ Bernanos, Crépuscule 124.

² Van Santen 185.

³ Van Santen 135.

⁴ L.Moch 90.

⁵ Bernanos, Essais 814.

Bibliographie

Ouvrages romanesques et essais de Georges Bernanos

- Bernanos, Georges. Oeuvres Romanesques. Dialogue des Carmélites. Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1961.
- _____. Sous le Soleil de Satan. Paris: Plon, 1926.
- _____. L'Imposture. Paris: Plon, 1927.
- _____. La Joie. (1928: La Revue Universelle) Paris: Plon, 1929.
- _____. Un Crime. Paris: Plon, 1935.
- _____. Journal d'un curé de campagne. (1935-1936: La Revue Hebdomadaire) Paris: Plon, 1936.
- _____. Monsieur Ouine. (1943: Rio de Janeiro: Atlantica Editora) Paris: Plon, 1946.
- _____. Un Mauvais Rêve. Ed. Albert Béguin. Paris: Plon, 1950.
- Bernanos, Georges. Essais et Ecrits de Combat. Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1971.
- _____. Les Enfants Humiliés. Paris: Gallimard, 1949.
- Bernanos, Georges. Le Crépuscule des Vieux. Paris: Gallimard, 1956.

Bibliographies

Brooks, Richard A. A Critical Bibliography of French Literature. Vol.6. The Twentieth Century. Part 1. New York: Syracuse University Press, 1980.

Hoy, Peter. Georges Bernanos (critique 1976-1987). Paris: Minard- Lettres Modernes, 1987.

Ouvrages entièrement consacrés à Bernanos

Aaraas, Hans. Littérature et sacerdoce - essai sur Journal d'un curé de compagne de Bernanos. Paris: Minard-Lettres Modernes, 1984.

Balthazar, Urs Von. Le Chrétien Bernanos. 1954. Trad. Maurice de Gandillac. Paris: Editions du Seuil, 1956.

Béguin, Albert. Bernanos par lui-même. Paris: Editions du Seuil, 1954.

Bernanos, Jean-Loup et Luc Balbont. Bernanos aujourd'hui. Paris: Nouvelle Cité, 1987.

Bernanos, Jean-Loup. Georges Bernanos à la merci des passants. Paris: Plon, 1986.

- Bridel, Yves. L'Esprit d'Enfance dans l'oeuvre romanesque de Georges Bernanos. Paris: Minard - Lettres Modernes, 1966.
- Bush, William. Souffrance et expiation dans la pensée de Bernanos. Paris: Minard- Lettres Modernes, 1962.
- Deblu , Henri. Les Romans de Bernanos ou le défi du rêve. Neuchâtel: La Baconnière, 1965.
- Etang, Luc. Présence de Bernanos. Paris: Plon, 1947.
- Estève, Michel. Bernanos. Un Triple Itinéraire . Paris: Hachette, 1981.
- Estève, Michel. Le Sens de l'Amour dans les romans de Bernanos. Paris: Minard- Lettres Modernes, 1959.
- Gaucher, Guy. Georges Bernanos ou l'invincible espérance. Paris: Plon, 1965.
- Gaucher, Guy. Le Thème de la Mort dans les romans de Bernanos. Paris: Minard- Lettres Modernes, 1967.
- Gille, Pierre. Bernanos et l'Angoisse, étude de l'oeuvre romanesque. Nancy: Presses Universitaires de Nancy, 1984.

Gillespie, Jessie Lyn. Le Tragique dans l'oeuvre de Georges Bernanos. Genève: Librairie E. Droz, 1960.

Guiomar, Michel. Miroirs de ténèbres. Images et reflets du double démoniaque, 11, Georges Bernanos, Sous le Soleil de Satan ou les ténèbres de Dieu. Paris: Corti, 1984.

Halda, Bernard. Le Scandale de croire. Paris: Editions du Centurion, 1965.

Jamet, Henry. Un Autre Bernanos. Lyon: E. Vitte, 1959.

Leclerc, Gérard. Avec Bernanos. Paris: Albin Michel, 1982.

Le Touzé, Philippe. Le Mystère du réel dans les romans de Bernanos. Paris: Librairie Nizet, 1979.

Marie-Céleste, Soeur. Le Sens de l'Agonie dans l'oeuvre de Georges Bernanos. Paris: P. Lethielleux, 1962.

Maubrey, Pierre. L'Expression de la passion intérieure dans le style de Bernanos romancier. Washington: The Catholic University of America Press, 1959.

- Milner, Max. Georges Bernanos. Paris: Desclée de Brouwer, 1967.
- Moch, Lea. La Sainteté dans les romans de Georges Bernanos. Paris: Les Belles Lettres, 1962.
- Nettelbeck, Colin W. Les Personnages de Bernanos romancier. Paris: Minard- Lettres Modernes, 1970.
- O'Sharkey, Eithne.M. The Role of the priest in the novels of Bernanos. New York: Vantage Press, 1983.
- Peeters, Leopold. Une Prose du monde, essai sur le langage de l'adhésion dans l'oeuvre de Bernanos. Paris: Minard- Lettres Modernes, 1984.
- Picon, Gaëton. Georges Bernanos. Paris: Robert Marin, 1948.
- Renard, Pierrette. Georges Bernanos ou la vie déchiffrée. Grenoble: Editions littéraires et linguistiques de l' Université de Grenoble, 1988.
- Rivard, Yvon. L'Imaginaire et le quotidien. Essai sur les romans de Georges Bernanos. Paris: Minard- Lettres Modernes, 1978.

Van Santen, J.-P. L'Essence du mal dans l'oeuvre de Bernanos.

Leiden: Presses Universitaires de Leyde, 1975.

Verdiel, Pierre. Le Seuil présence et parole, essai de topo-analyse dans Sous le soleil de Satan de Bernanos.

Paris: Minard- Lettres Modernes, 1986.

Whitehouse, John Colin. Le Réalisme dans les romans de

Bernanos. Paris: Minard- Lettres Modernes,

1969.

Ouvrages partiellement consacrés à Bernanos

Hippenstall, Rayner. Double Image: Mutations of christian mythology in the works of four french catholic writers of today and yesterday. New York:

Associated Faculty Press, 1988.

Lobet, Marcel. Chercheurs de Dieu. Bruxelles: Les Ecrits, 1943.

Rousseau, André. Littérature du XX^e siècle. Paris: Albin Michel, 1953.

Xavier, Tilliette. Existence et littérature. Desclée de Brouwer, 1962.

Articles

Bressolette, Michel. " L'Espérance d'une chrétienté nouvelle." Europe, 683 (Paris: 1986), 19- 28.

Chanut, Christian Philippe. " Bernanos et le prêtre." La Pensée Catholique, 232 (Paris: 1988), 29-32.

Estève , Michel. " La Nuit de Gethsémani." Etudes bernanosiennes, 18 (Paris: 1986), 87-108.

Garda, Claude. " La Nuit dans Journal d'un curé de campagne", Etudes bernanosiennes 18 (Paris: 1986), 57-86.

Harris, Christopher. " Grace in the work of Georges Bernanos." Renascence XXXI, 3 (Mary-in-the Woods, Ind: 1981), 180-192.

Kidd, Marilyn. " Les Miroirs et l'importance du reflet dans les romans de Bernanos." Etudes bernanosiennes 19 (Paris: 1988), 143-157.

Maddux, Stephen. " Satan with and without a face in Bernanos." Claudel Studies (Dallas: 1986), 22-33.

- O' Connell, David. " Georges Bernanos: country priests and Christian soldiers." Renaissance XXX11,4.
(Mary-in-the-Woods, Ind: 1981), 180-192.
- Penicaud, Anne. " Approches de la vision bernanosienne de la pauvreté." Etudes bernanosiennes 18 (Paris: 1986), 109-132.
- Whitehouse, J.C. " A Certain idea of man. The human person in the novels of Bernanos." Modern Language Review (Cambridge: 1985), 571-585.
- Whitehouse, John. C. " La Protestation du mystère." Etudes bernanosiennes 19 (Paris: 1988), 157-191.
- Whitehouse, J.C. " On Reading Bernanos." The Clergy Review LX11,5 (Bradford: 1977), 181-186.
- Vineberg, Elsa. " Journal d'un curé de campagne: a psychoanalytical reading." Modern Language Notes 92, 4. (Baltimore: 1977), 825- 829.